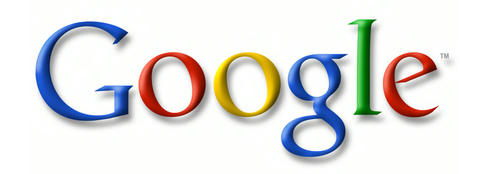
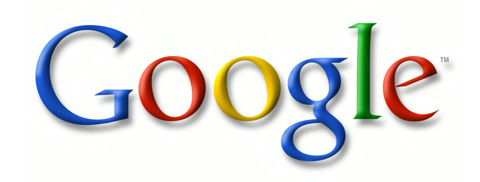
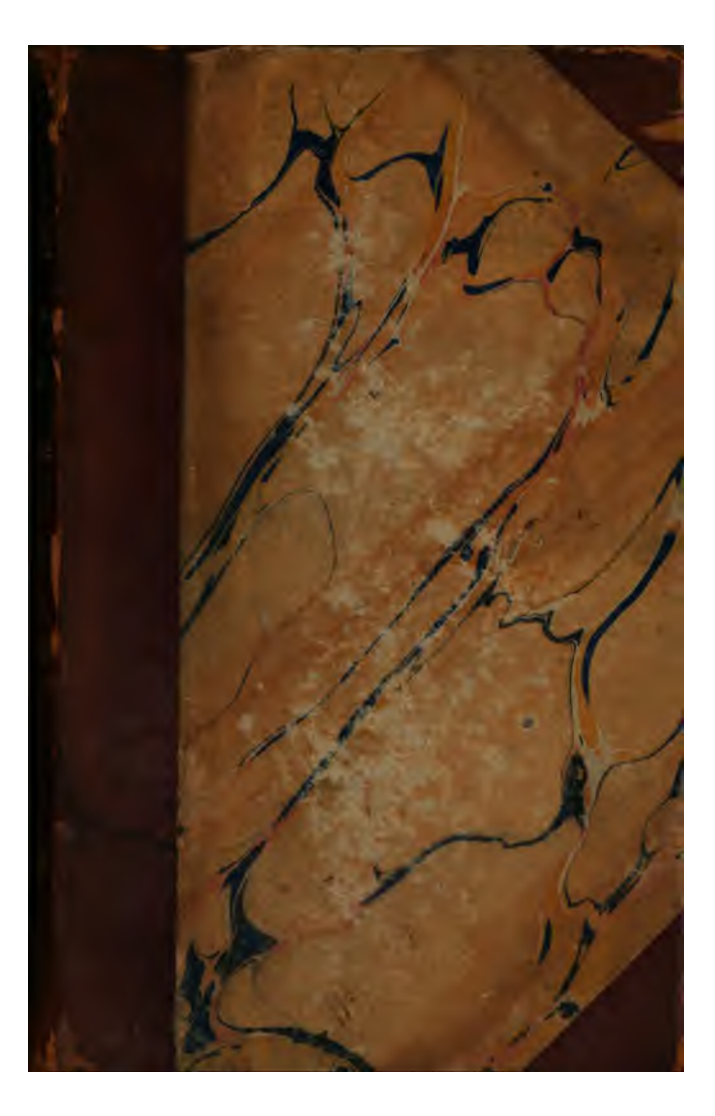
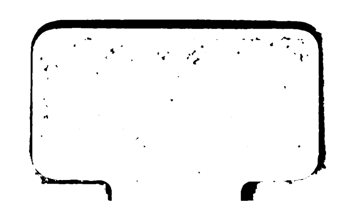

Google






TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LETTRES

CHOISIES

DE M[mes] DE SÉVIGNÉ,

DE GRIGNAN, DE SIMIANE,

ET DE MAINTENON.

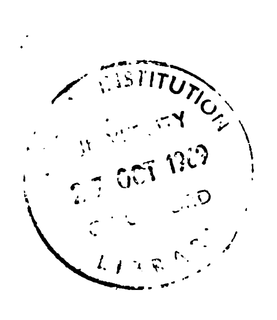
TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ GARNERY, LIBRAIRE,

RUE DE L'OBSERVANCE, N° 10.

1825.



LETTRES
CHOISIES
DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

(101.) *A madame* DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche au soir 10 mai 1676

JE pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges, son mari, madame de La Troche, M. de La Trousse, mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvait mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires; il m'y attendra avec impatience; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé : les serremens de cœur ne sont pas bons quand on est

vieux. Je ferai mon devoir pour le r tour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentimens à la reconnaissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné (1), que je voudrais que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver pour les dépenses que vous êtes obligée de faire, et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connaissez d'ailleurs tous mes sentimens sur votre sujet, et combien la vie me paraît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense; ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez consi-

(1) *Voyez* tome II, la lettre du 22 mars 1676.

dérable. J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de La Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le prince disait une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point de « me saigner? Pardi, monseigneur, c'est à vous « de trembler »; il disait vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il faut toujours en revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et après, tous mes lavages que vous connaissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pompone, de Vins, de Villars, et de Saint-Géran ont été ici; j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire;* cela ne peut se payer. Je pars demain à cinq heures; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler; sans cela, elle serait digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

(102.) *A la même.*

A Vichi, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma suerie; je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne pouvait me faire plus de bien; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles; mais

Il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche; je ne mets point ce temps au rang des plaisirs innocens; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchait de mourir d'ennui; je me divertissais à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui; il reviendra, car il aime la bonne compagnie; et, depuis madame de Noailles, il ne s'était pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont comme guéris; mes mains ne se ferment pas encore; mais pour cette lessive que l'on voulait faire de moi une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une madame La Baroir qui bredouille d'une apoplexie; elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec des petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage, elle s'est amourachée de M. de La Baroir qui en aimait une autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart-d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de

chez lui outrageusement (voici une grande période) ; mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que madame de Péquigny (1) vient aussi ; c'est la *sibylle Cumée*. Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée ; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante, elle y fut long-temps saucée et ressaucée, je l'en tirai comme de dessus la tige : j'en mis une autre dans une poêlonnée d'eau chaude, elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avais ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je veux vous envoyer par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie ; c'est l'*Histoire des Visirs* ; vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie, et vous y verrez en la personne du grand-visir (2), que vous avez

---

(1) Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albret, duc de Chaulnes.

(2) Achmet Coprogli, pacha, mort en décembre 1676.

tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de La Fayette, est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandais cette inutilité. Je crois que c'était dans le transport de la reconnaissance de ce bon vin qui sent le fût : vous étiez toujours sur vos pieds, pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli;

fort aimable; cette timidité vous faisait peu mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses; ils sont filles tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant; j'en fais présentement une partie de ce que je veux; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume, le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme? M. le cardinal (*de Retz*) me mandait l'autre jour que les médecins avaient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes; quel diantre de nom! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. Monsieur de La Garde doit être compté pour beaucoup; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir, pour vous dire adieu presque en même temps. Mais j'espère

aller une autre année à Grignan ; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignans du monde ; il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage, dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée ; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenait aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étais aux Rochers ; mais vous cherchez qui en rira avec vous : vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges ? Le voilà capitaine des gardes-du-corps : ces deux frères deviennent jumeaux (1). Mademoiselle de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*) ; plus son ami s'avancera,

---

(1) Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étaient tous deux capitaines des gardes-du-corps en même temps.

plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne prend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime ; et cette mesure est bonne, surtout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas, ma fille ! je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue ; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon abbé de tout ce qu'on me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de La Garde et à M. de Grignan, et mes complimens de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi ; j'aime la gaillardise de Pauline : et le *petit petit* veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Galien ? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire.

L'inhumanité que vous donnez à vos enfans est la chose la plus commode du monde : voilà, Dieu merci, la petite (1) qui ne songe plus ni à père, ni à mère ; ah, ma belle ! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous ; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé ; vous n'en avez que trop souffert.

(103.) *A la même.*

A Paris, mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paraîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est pas besoin de se faire étouffer pendant que leurs majestés sont à table, car à trois heures, le roi, la reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, madame de Montespan, toute sa

(1) Celle qui avait été mise au couvent.

suite, tous les courtisans. toutes les dames; enfin, ce qui s'appelle la cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre, sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan, qui tient la carte; Monsieur, la reine, et madame de Soubise, Dangeau et compagnie, Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau; et j'admirais combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait; en un mot, sa bonne conduite défie la fortune : aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette *. Il dit que je prenais part à

* Dans l'éloge de Dangeau, Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité dans l'art des jeux. Il y faisait les combinaisons les plus sa-

son jeu, de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le roi, ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut, comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla aussi long-temps de ma maladie que si c'eût été une couche. M. le duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti.* Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Ma-

---

vantes, sans laisser voir aucune application. Il demanda une grâce au roi, qui la lui promit à condition que, pendant la partie même qu'il allait jouer, il mettrait sa demande en vers et en cent vers. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au roi les cent vers bien comptés. Ce ne fut pas le jeu seul qui fit sa fortune. Il était surtout un parfait courtisan, genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. C'est par-là qu'il fournit à La Bruyère les traits d'une de ses peintures les plus achevées, le caractère de Pamphile (*Chapitre des Grands*).

dame de Montespan me parla de Bourbon, elle me pria de lui conter Vichi, et comment je m'en étais portée; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou, lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disait la maréchale de La Meilleraie; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté; sa taille n'est pas de la moitié si grosse qu'elle était, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle était habillée de point de France, coiffée de mille boucles; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues; des rubans noirs à sa tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, embellies des boucles et des pendeloques de diamans de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe; en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignait qu'elle empêchait toute la France de voir le roi; elle l'a redonné comme vous voyez; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers,

le roi se retire un moment pour lire ses lettres, puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet. Il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin, on quitte le jeu à six heures; on n'a point du tout de peine à faire les comptes; il n'y a point de jetons ni de marques, les poules sont au moins de cinq, six à sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt chacun, c'est cent; et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola; on passe; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de cœurs? J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai quatre : il n'en a donc que trois, que quatre, et Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire; enfin, j'étais fort aise de voir cet excès d'habileté : vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes. On monte donc à six heures en calèche, le roi, madame de Montespan, monsieur et madame

de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire, comme en paradis, ou dans la gloire de Niquée. Vous savez comme ces calèches sont faites; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupé, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on trouve de la musique; on revient à dix heures, on trouve la comédie; minuit sonne, on fait *média noche*: voilà comme se passe le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me fit de questions, sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, combien je m'en souciais encore moins, vous reconnaîtrez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve; sa beauté fait souvenir de vous : M. de Nevers est toujours le même; sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus belle, et beaucoup moins charmante. Monsieur du Maine est incomparable; son esprit étonne, et les choses qu'il dit

ne peuvent s'imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes et Gibelins* (1), songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco était à Paris.

M. le prince fut voir l'autre jour madame de La Fayette; ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa*. Le moyen de ne pas être flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Rambure a été tué par un de ses soldats, qui déchargeait très-innocemment son mousquet. Le siége d'Aire continue, nous y avons perdu quelques lieutenans aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer; le baron en profite par les caresses

(1) Deux fameuses factions, dont l'une tenait le parti des papes, et l'autre celui des empereurs.

excessives de son général. *La petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres; il pourra s'ennuyer; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même: Dieu les conserve dans cette oisiveté! Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails: ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront, ils ne peuvent point être indifférens. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur où vous me dites quelquefois : « Mais vous ne voulez pas me parler ; « mais j'admire ma mère, qui aimerait mieux « mourir que de me dire un seul mot. » Oh! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute ; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très-bien du mariage (1), il n'y a rien de mieux ; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de La Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ renouvelle notre amitié.

---

(1) Il était alors question d'un mariage pour M. de La Garde, qui ne se fit point.

Vous trouvez que ma plume est taillée pour dire des merveilles du grand-maître; je ne le nie pas absolument : il est vrai que je croyais m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France à la rigueur, comme du temps passé; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet : le monde est bien injuste.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas eu la question; on avait si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisait entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyait point mourir; elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon?* Enfin, elle est au vent, et son confesseur dit que c'est une sainte. M. le premier-président (*de Lamoignon*), avait choisi ce docteur comme une merveille; c'était celui qu'on voulait qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes, ils les mêlent fort long-temps, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le

maréchal de Villeroi disait l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maréchal de Grammont répondit : *Il faudra qu'il supprime sa table :* voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus de répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur la Brinvilliers. Je crois que vous avez contentement ; il n'est pas possible qu'elle soit en paradis ; sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr ; nous sommes de votre avis ; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douleurs, à quoi elle ne répondait qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le premier-président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron ; afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure ; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un

bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvait comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il serait consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de La Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée; vous me priez de vous aimer; ah! vraiment je le veux bien; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

(104.) *A la même.*

A Paris, vendredi 21 août 1676.

Je suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de La Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bile qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté; elle avait autour d'elle madame Le Moine, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de Mêmes, et à trois heures je suis revenue chez madame d'Escars; j'ai trouvé, en entrant dans la cour, mesdames de Vins et d'Hacquéville, qui venaient me voir amiablement. Nous avons pris un très-beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette, une petite pour les sachets, pour les coiffes noires; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau : mais comme

j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de temps, je vous prie de ne point nous remettre sur l'incertitude des paiemens des pensions de M. de La Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien n'est tel qu'une lettre de change : et les pauvres courtisans, accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du trésor-royal. Voilà le bel abbé (1) qui entre; il vint me voir mercredi à Livry; nous causâmes fort de vos affaires. Il est certain qu'il ne faudrait proposer (2) le coadjuteur que comme un sujet très-propre et très-digne, sans qu'il parût que ce sujet se donnât aucun mouvement, parce qu'il doit paraître fixé et content. On s'assurerait seulement de la disposition de M. l'archevêque (*d'Arles*) pour recevoir tel autre co-

---

(1) M. l'abbé de Grignan, frère de M. le coadjuteur d'Arles.

(2) Il s'agissait de l'archevêché d'Alby que l'on croyait encore vacant par le refus qu'on disait que M. de Mende en avait fait.

adjuteur qu'on voudrait; et il faudrait que cela passât uniquement par le confesseur, n'étant pas du district de M. de Pompone, qui pourtant ne manquerait pas de l'appuyer, si la balle lui venait. Mais on croit ici que, nonobstant le bruit qui a couru que M. de Mende refusait Alby, il le prendra; ainsi nos raisonnemens seront inutiles. Pour le gouvernement, le fils en a la survivance, et *Matame te Lutre* ne serait pas fâchée d'avoir cette récompense, en quittant la livrée (1) qu'elle porte depuis si longtemps. On dit aussi que Théobon, soit qu'elle ait mérité, cu point mérité cet établissement, serait fort dérireuse de l'avoir : vous voyez sur quoi cela roule.

J'aime le bel abbé de l'attention qu'il paraît avoir pour vos affaires, et du soin qu'il a de me chercher pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville, que tous nos rai-

(1) Madame de Ludre, chanoinesse de Poussai.

sonnemens sont inutiles pour cette fois; mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne point m'en retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez madame de Villars, où elle sera. Nous pourrons voir le soir M. de Pompone, qui reviendra de Pompone, où madame de Vins n'est pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis tentée de sa proposition; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry. On dit que l'on sent la chair fraiche dans le pays de *Quanto*. On ne sait pas bien droitement où c'est; on a nommé la dame que je vous ai nommée : mais comme on est fin en ce pays, peut-être que ce n'est pas là. Enfin, il est certain que le cavalier est gai et réveillé, et la demoiselle triste, embarrassée, et quelquefois larmoyante. Je vous dirai la suite, si je le puis.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le roi lui a envoyé *Le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges, ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en

va au secours de Maëstricht : mais on ne croit point du tout que les ennemis l'attendent, soit par avoir pris la place, soit par avoir levé le siége ; ils ne sont pas assez forts Adieu, très-aimable et très-aimée.

(105.) *A la même.*

A Paris, vendredi 11 sept. 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étais à Grignan ; quel tourment nous lui faisions sur ces contes, que M. de Grignan disait que le coadjuteur pouvait porter hardiment partout, *sans crainte de la gabelle!* Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V..... * ne l'entend pas si bien, lui qui, à ce que dit madame Cornuel (1), *a mis*

---

* M. de Vantadour. *Voyez les Amours des Gaules.*

(1) Madame Cornuel s'était fait une réputation par ses bons mots.

un bon Suisse à sa porte; c'est qu'on assure qu'il a donné une belle maladie à sa femme. Il y eut l'autre jour une vieille très-décrépite qui se présenta au dîner du roi, elle faisait frayeur. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle voulait : *Hélas! monsieur*, lui dit-elle, *je voudrais bien prier le roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Reims qui le peut mieux que moi* *. Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil (1), d'un autre côté, priait sa majesté de faire commander à M. de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maëstricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le roi donna hier à M. de Roquelaure le gouvernement de Guienne :

* Il y a une autre leçon de cette anecdote. C'est (dit-on) à madame Dufrénoi, maîtresse du ministre, que le roi renvoya cette vieille; ce qui était plus plaisant, quoique avec une teinte d'indécence de plus.

(1) Homme célèbre pour les portraits en pastel et pour la gravure.

voilà une longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins, des gaietés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres : on joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient, les uns souhaitent l'immutabilité, les autres, un changement de théâtre ; enfin, voici le temps d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins. La petite de Rochefort (1) sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis. Elle a douze ans. Si elle a bientôt un enfant, madame la chancelière pourra dire : Ma fille, allez dire à votre fille, que la fille de sa fille crie. Madame de Rochefort (2) est cachée dans

(1) Elle était arrière-petite-fille de madame la chancelière Séguier.

(2) Madeleine de Laval-Bois-Dauphin, veuve du maréchal de Rochefort, mort le 22 mai 1676.

un couvent pendant cette noce, et paraît toujours inconsolable.

Vous savez que je revins ici mercredi matin; je me trouve ravie d'y être toute seule; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église; enfin, j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveilles. Mon abbé est demeuré à Paris, pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. de Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan, avant que de partir. Si l'abbé Têtu était ici, je me ferais mener en l'absence de l'abbé de Grignan; mais il est en Touraine : il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon, ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*madame de Coulanges*)? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été, et l'hiver, toutes sortes de couleuvres; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette amie (*madame de*

Maintenon), de l'amie n'est plus ce qu'elle était, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaieté. Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur : vous croyez quelquefois me dire des folies ; hé, mon Dieu ! c'est bien moi qui en dis sans cesse, et j'en devrais être bien honteuse, moi, qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que je ne pouvais deviner que vous eussiez appelé La Garde, *votre petit cœur* ; cette vision est fort bonne : mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu, bon argent.* J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si long-temps attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si long-temps cette pensée dans sa tête : c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourrait bien s'en passer. Quand vous dites des folies, il me semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grignan. Vous me dépei-

gnez très-bien l'abbé de La Vergne; je meurs d'envie de le voir; il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenait l'air dans sa prison? Il voit tous ses parens et amis, et passe les jours à admirer les injustices que l'on fait dans le monde : nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours, dont elle est au désespoir; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une intendance qui est vacante; qu'elle doit parler au roi et à M. Colbert, qui pis est : je lui conseille de prier sa majesté, comme la vieille femme, de la faire parler à M. Colbert, et je la prie de n'être ni sourde, ni aveugle en ce pays-là, ni muette quand elle reviendra ici. Elle me mande, et d'autres aussi, que madame de Soubise est partie pour aller à Lorges : ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon raccommodement, peut-être trop bon. M. le maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à madame de Rohan; cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été long-temps fort près de nous; M. de Schomberg s'est approché, ils se sont

encore reculés : enfin, ils sont à dix lieues, et bientôt à douze; je n'ai jamais vu de si bons ennemis, *je les aime tendrement*; voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime, que celle dont je me sers pour les confédérés.

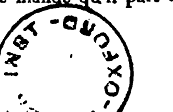
(106.) *A la même.*

A Paris, mercredi 21 déc. 1676.

Hé mon Dieu, ma fille! est-il possible que vous puissiez croire que le monde désapprouve que vous veniez me voir; et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez monsieur de Grignan pour un peu de temps, afin de me donner cette marque de votre amitié? On aurait sans doute plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seraient plus embarrassés, qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner dans cette occasion l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis, et comme

M. de Grignan doit être parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon : elle me demanda si elle ne vous rencontrerait point; je lui dis que cela n'était pas impossible. Amonio s'en va aussi; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine : j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé de mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Charleville; M. de Louvois répondit fort honnêtement que, si je le voulais, il le demanderait au roi : mais que mon fils ferait fort mal sa cour, et qu'il serait refusé; que le petit Villars et tous les autres l'avaient été, et qu'il lui conseillait de se guérir tout doucement à Charleville; que s'il avait pris dès l'armée une attestation de M. de Schomberg, il serait revenu, mais que sa lettre toute seule ne produirait aucun effet. J'ai mandé tout cela, et en même temps je reçois une lettre, où, sans avoir reçu la mienne, il me mande qu'il part avec un de



ses amis qui revient, et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire : je vous manderai la suite. Le père le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique* (1) est fort admiré ; vous en sentiez la beauté, sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de saint Augustin, *sur la prédestination et la persévérance des bons* : nos amis ont triomphé dans cet ouvrage ; vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi, dans un autre genre, les rondeaux de Benserade : ils sont fort mêlés ; avec un crible, il en demeurerait peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire : on envoie quelquefois de l'argent à son mari, quand il est à l'armée ; Saint-Geran en a envoyé à sa femme (2) : il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir, il ne reviendra point de son quartier d'hiver ; tellement que la petite dame

(1) C'est-à-dire, son *Traité du Poëme épique.*

(2) Madame de Saint-Géran aimait le jeu.

à donné dans l'étoffe, selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise a paru avec son mari, deux coiffes et une dent de moins, à la cour; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avait une de ses dents de devant un peu endommagée; ma foi, elle a péri, et l'on voit une place comme celle du gros abbé, dont elle ne se soucie guère davantage; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Coterets est rompu; mais le roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde, c'est la dépense que font ces dames, sans avoir le premier sou, hormis celles à qui le roi les donne.

Je vous vois dans vos prairies une bergère sans berger, bien solitaire et bien éloignée de l'agitation de celles-là: votre âme est bien tranquille, et vos esprits sont bien paisibles en comparaison du mouvement de ce bon pays: mais que peut faire une bergère sans un berger? Vous répondrez fort bien à cette question, par votre exemple. Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine; cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne, où il a été en-

core plus mal que madame de Coulanges. Je l'ai vu : il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur : elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte; elle dit qu'elle en est ravie, et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir.

Savez-vous bien où je suis? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau temps du monde à nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg : vous croyez que je m'en vais dire Saint-Jacques; point du tout, c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris, dans la chambre de mademoiselle Reimond, qui s'y est fait faire, comme bienfaitrice, un petit appartement enchanté : elle sort quand elle veut; mais elle ne le veut guère, parce qu'elle a principalement dans la tête de vouloir aller en paradis. Je vous amènerai ici, non-seulement comme une relique de ma grand'mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer à voir une très-belle maison de campagne; vous en serez surprise.

Je vais donc dans cet aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un peu. Je ne suis pas la seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, partez : vous devez avoir pris vos mesures sur le départ de M. de Grignan : je l'embrasse, et vous prie de lui donner ma lettre; je vous recommande aussi celle de M. l'archevêque : j'espère plus en eux qu'en vous pour une décision.

J'ai dit, comme vous, sur ce règlement; il n'y a pas de raison à leur dire que, quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée, cela s'en va sans dire, et aussi qu'ils se trouveront à l'ouverture, quand ils seront dans le lieu; quelle folie! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard. J'avais corrigé cet article, sans rien ôter au sens; mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement, que de tarder encore huit jours, disant que les évêques de vos amis ne feraient point de difficulté, et que les autres en feraient toujours; l'intendant au moins n'y

saurait manquer : cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la réverbération du soleil, *se mi miras, mi miran* : n'aurons-nous jamais un rayon? Je disais hier au fils d'un malheureux (*M. de Vaux*), que si, avec son mérite et sa valeur, qui percent même la noirceur de sa misère, il avait la fortune du temps passé, on lui aurait dressé un temple : je dis vrai, mais si cela était, il serait gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous représenter madame de Coulanges à l'agonie, et M. de Coulanges dans la douleur; je ne le croirais pas, si je ne l'avais vu : une vivacité morte, une gaîté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avait encore hier la fièvre; on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire; car pour du mal, je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode*; il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de madame de Coulanges : je les corrige; jugez de la perfection de l'ouvrage!

Adieu, ma chère enfant; partez et venez : tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont tout entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'abbé de Pontcarré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément : cela est fort plaisant. Il est vrai que la conduite de notre cardinal est adorable : on l'admire bien aussi ; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

(107.) *A la même.*

A Paris, dim. au soir, 13 déc. 1676.

Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennui, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valais pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire, par un

certain côté; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu! et quelle saison! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni.* Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination. Je n'irai point à Melun; je craindrais de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos : mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges; vous y trouverez votre potage tout chaud; et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie! puis-je en avoir jamais une plus sensible?

N. B. *Arrivée à Paris à cette époque, ma-*

dame de Grignan ne retourna en Provence qu'au mois de juin 1677. (*Voyez* ci-après la lettre 108.)

(108.) *A la même.*

A Paris, mardi 8 juin 1677.

NON, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout : vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous : mais puis-je vous cacher tout-à-fait l'inquiétude que me donne votre santé? c'est un endroit par où je n'avais pas encore été blessée; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donnée de ne point pousser à bout votre courage : il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins; celle de l'amitié qu'il a pour vous est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très-cher comte, que

je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah ! ma chère enfant ! tous les soins de ceux qui sont autour de vous ne vous manqueront pas, mais ils vous seront bien inutiles, si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne ; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris ; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes, ah ! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte, tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante ; nulle autre ne m'était propre ; je vous écrirai encore demain un mot ; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles :

pour moi, je suis en parfaite santé, les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné, je m'en vais chercher madame de Vins et mademoiselle de Méri. Adieu, mes chers enfans; que cette calèche que j'ai vue partir, est bien précisément ce qui m'occupe, et le sujet de toutes mes pensées!

Madame DE LA TROCHE.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire dîner, elle est un peu calmée; conservez-vous, belle comtesse, et tout ira bien; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine : tout est de conséquence, et pour vous, et pour cette aimable mère. Adieu, belle comtesse, je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

(109.) *A la même.*

A Paris, vendredi 25 juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône; premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit marquis et de Pauline; je serai satisfaite sur toutes ces questions, avant que vous receviez cette lettre: mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connaisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de La Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi plutôt que madame Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier avec madame de Coulanges, au Palais-Royal: *Oh, que je fais de poudre!* n'est-ce pas une de vos applications? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très bien reçues: MONSIEUR

était chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de vous et des eaux. MADAME me fit d'abord des merveilles; mais quand l'abbé de Chavigni fut entré, mon étoile pâlit visiblement : je dirais volontiers sur cet abbé, comme les laquais : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu.* La duchesse de Valentinois (*madame de Monaco*) est favorite de MADAME; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardais cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Madame la princesse de Tarente était auprès de MADAME; elles avaient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiterait beaucoup à les entendre (1). Ma fille, je me porte très-bien, et je dirai toujours, plut à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi. Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville; nous irons dîner à Pompone : madame de Vins nous

(1) Comme ces deux princesses ne parlaient jamais que la langue de leur pays entre elles, madame de Sévigné disait que son petit-fils, à qui on fesait apprendre l'allemand, profiterait beaucoup à les entendre.

attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges; je le trouve plaisant : quoique les médecins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'était pas praticable. Je consulterai, avec le coadjuteur, quel livre on pourrait vous envoyer. Je relis par hasard, Lucien : en peut-on lire un autre ?

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant (1) est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignonne, pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement; nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman; j'en suis ravi. Vous avez bien dormi

---

(1) Il venait d'acheter de M. de La Fare la charge de sous-lieutenant des Gendarmes-Dauphins, dont il était enseigne auparavant.

cette nuit : comment va la tête ? point de vapeurs ? Dieu soit loué ! allez prendre l'air, allez à Saint-Maur, souper chez madame de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries ; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé ? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère.* Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez matame te Clérempo ;* elle a passé une nuit *tans les sans* (1), comme une autre Ariane : ah ! où était Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux ? Hélas ! il était tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

---

(1) On a déjà remarqué que c'était la manière de prononcer de madame de Ludre.

(110.) A la même.

A Livry, lundi 26 juillet 1677.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvéniens qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois : mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre; cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore un autre billet de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable! cela continuera-t-il de cette force? On me conte cette douleur; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, croyant que cette grande régularité en sera interrompue : sans cela, on ne pourrait soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver; la

lettre est signée, comme je le disais, avant que *la feuille qui chante* soit pleine : la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'ortographe ; voici quelques traits que vous reconnaîtrez.

Je pars enfin ; quel voyage! pour qui suis-je dans un état si violent? Je lui répondrais bien, Pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur, aussi tendre que vous devriez m'en écrire; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, un amour languissant. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à faire passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture? Il me paraît que la colère, la fureur, la jalousie, la vengeance, seraient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin, j'ai la confiance de croire que

vous pensez à moi. Hélas! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie, ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu; si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres gens se sont engagés de soutenir; c'est un martyre, ils me font pitié : le pauvre garçon y succomberait, sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien, ma chère enfant, de n'être pas à portée de cette confidence. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir, en vous donnant une idée de cet aimable commerce.

(111.) *A la même.*

A Livry, vendredi 6 août 1677.

Je crois, pour cette fois, que ma lettre sera fort courte : celle de mercredi ne l'était pas ; madame de Marbeuf fit place ce jour-là à madame de Coulanges, à Brancas et au fidèle Achate, qui, dès le soir, se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme : car Brancas n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre père saint Augustin. On aboyait donc à merveille : et comme on lui disait qu'il y avait peu de charité dans le style *des petites Lettres*, il tira promptement le livre de sa poche, et fit voir que c'est ainsi que, dans tous les siècles, on avait combattu les hérésies et les égaremens. On lui dit que les choses saintes y étaient tournées en raillerie : il lut en même temps la onzième de ces divines lettres, où il est démontré que ce sont eux précisément qui se moquent des choses saintes. Enfin, cette lec-

ture nous fit un extrême plaisir. Ce fut une chose rare de voir les convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison : ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Madame de Coulanges, qui est venue me faire ici une fort honnête visite, jusquà demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles : cela s'appelle les *mitonner*; elle nous mitonna donc, et nous parla d'une île verte, où l'on élevait une princesse plus belle que le jour; c'étaient les fées qui soufflaient sur elle à tout moment. Le prince des Délices était son amant : ils arrivèrent tous deux un jour dans une boule de cristal, à la cour du roi des Délices, ce fut un spectacle admirable : chacun regardait en l'air, et chantait, sans doute : *Allons, allons, accourons tous; Cybèle va descendre*. Ce conte dura une bonne heure; je vous en épargne beaucoup en considération de ce que j'ai su que cette île verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir ce qui s'y passe : si c'eût été dans la Méditerrannée, je vous aurais tout dit, comme une découverte que M. de Grignan eût été bien aise

d'apprendre. Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y ait une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée : il ira à Bourbon au mois d'octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Mademoiselle de Méry vous envoie les plus jolis souliers du monde; il y en a une paire qui me paraît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous : songez à ce qui me fait agir; on ne remercie point d'être passionnément aimée : votre cœur vous apprendra quelqu'autre sorte de reconnaissance.

(112.) *A la même.*

A Paris, dim. au soir 15 août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon abbé; nous ne sommes pas bien réjouis; mais on porte des livres; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siége de Charleroi était levé : tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis : cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois; son pied s'est trouvé mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille, dont la santé pourrait résister à de plus grandes fatigues; elle ressemble tout-à-fait à la belle *Dulcinée :* je crois que nous ne pouvons

atteindre qu'à cette sorte de partis; tous les autres nous fuient : je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paraissez accablée de vos madames de Montélimart. Eh, mon Dieu ! que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le temps de respirer. Je vous vois succomber sous le faix; ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une telle société : ah ! qu'on vous laisse avec votre aimable famille, la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'archevêque ! Faites que ce prélat lui en écrive à Vichi : que sait-on ? Pour moi, je ne lui dirai rien, car je connais l'opposition qu'il ferait à mes prières ; il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer ; et ce serait le chemin, s'il y en avait un.

Monsieur le comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan, que j'en aurais de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire ; elle me fait mal et me presse le cœur ; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion ; mais je suis attachée au bon abbé, qui trouve tant de méchantes raisons pour ne pas

faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

J'ai dîné avec le coadjuteur; il se plaint de la cruauté de l'abbé qui l'a laissé seul à Paris; le *pauvre homme!* sans amis, sans connaissances, sans maisons, ne sachant où donner de la tête; nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu madame de Vins, qui vous aime assurément; elle était ici ce soir avec l'abbé Arnauld; j'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait, pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne puis la souffrir à Vichi : à mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, j'y consentirai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne; elle est si bonne, que, sans vous, je ne penserais pas à faire le voyage de Vichi : il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité; mais enfin vous le voulez, et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours; elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi.

(113.) *A la même.*

A la Palice, vendredi au soir 3 sept. 1677.

Vous voyez bien, ma très-chère, que me voilà à Vichi, c'est-à-dire, j'y dînerai demain 4 de ce mois, comme je vous l'avais promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaut, une assez folle lettre : je vous en ai écrit quatre d'Époisses, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si, par hasard, je ne m'étois souvenue de vous, et que vous vouliez que je prisse les eaux, je crois que je m'y serais oubliée. J'ai été chez Bussy, dans un château qui n'est point Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny (1) y était ; vous savez qu'elle est aimable : il y aurait beaucoup à parler ; mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun,

(1) Fille du comte de Bussy, et la même qui épousa M. de La Rivière en juin 1681.

le pauvre homme! et puis chez M. de Toulongeon; et le jour que j'en devais partir, il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le président de Berbisi qui venait m'y trouver. Enfin, me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serais mardi à Grignan, si Dieu le voulait; Eh, mon Dieu! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant; elle fait un dragon, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles : cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Époisses, il y a sept jours, cela est long; j'en attends : voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé de M. de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes : le pauvre garçon m'a écrit

quatre fois; il ne sait que faire : il est à Messine, et me fait pitié; c'est sa vie, c'est son pain, aidez-moi à le secourir : vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre, la poste va passer. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

---

(114) *A la même.*

À Vichi, jeudi à quatre heures du soir 16 septembre 1677.

DEMANDEZ au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichi les chiens de visages que j'y vois : comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du chevalier : je verrai les commencemens de ses remèdes, et le laisserai en bon train

avant que de partir. Je commence la douche aujourd'hui; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure; cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles; ils ont déjà commencé, et trouvent que c-est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu, ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade! c'était justement le 15 d'août, un dimanche; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'aurait donnée dans un autre temps. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre : ah, ma chère enfant! quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en un jour; et puis, une cuisse et les jambes enflées; quelle malignité d'humeur! et où en étions-nous, si cette humeur s'était jetée sur votre poitrine! Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude : mais j'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc

personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé : tout ce qui se passe ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle : cependant si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi : quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement, et de bon cœur, une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni, je me perds dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle, ni de jolie femme, prendre plaisir à se détruire. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en faire aucun; ils sont pourtant nécessaires, et je m'en suis bien trouvée aux Rochers : enfin, vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulais vous dire, pour soulager mon cœur; je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés;

Dieu m'en préserve : mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette*; nous nous y trouverons fort bien; il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête, ni à meilleur marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal, vous l'aviez bien endoctrinée; et je vous écrivais dans ce temps-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus; vous êtes peut-être plus docile, voyant les impétuosités de ce sang; et de mon côté, je bois l'eau la plus salutaire, et par le plus beau temps, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu, que ces eaux seraient admirables pour M. de Grignan! le *bien bon* en prend pour purger tous ses bons dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange, écrivez à M. de Coulanges, je vous en prie.

(115.) *A la même.*

A Vichy, mardi 21 septembre 1677.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que madame de Lisle-Bonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnaîtrais bien notre guignon à cela. Je me porte à merveille, hors que je n'ai pu souffrir la douche; c'est que je n'en avais nul besoin cette année, et qu'elle prenait trop sur moi. Je finis demain mes eaux; je me purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le chevalier en bon train; il se trouvera très-bien de ses eaux; je crois qu'il aura

tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant; j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit marquis soient proportionnés à sa taille.

(116.) *A la même.*

A Paris, jeudi 7 octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros abbé, M. de Coulanges, madame de La Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis. Le coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de sa majesté sur ce pauvre curé, et que le roi avait dit à M. de Paris : « C'est un homme très-dangereux, qui enseignait une doctrine pernicieuse : on m'a déjà « parlé pour lui; mais plus il a d'amis, plus je « serai ferme à ne point le rétablir. » Voilà ce

qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite (1); je la crois jolie comme un ange, j'en serais folle; je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage; vos filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront entièrement : du jour qu'elle y sera, il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener? Hélas! on n'a que sa pauvre vie en ce monde; pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus, mais je n'en veux pas remplir ma lettre : vous auriez du moins de quoi loger cette jolie enfant; car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet *. C'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons

---

(1) Marie-Blanche, petite-fille de madame de Sévigné, née le 15 novembre 1670.

* C'est une très-belle maison de la rue Culture Sainte-Catherine. Jean Gougeon, du Cerceau et Mansard y ont successivement déployé leur génie.

le bel air; comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode; mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes, et nous serons ensemble.

Je voudrais pouvoir retrancher de votre amitié, qui m'est si chère, toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé, demandez à tous ces hommes comme je suis belle; il ne me fallait point de douches; la nature parle, elle en voulait l'année passée, elle en avait besoin; elle n'en voulait plus celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remercîmens à vous faire, puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire; ah! plût à Dieu que vous puissiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié! Il y a une personne qui me disait l'autre jour, qu'avec toute la tendresse que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous pourriez en faire; que vous ne connaissez

pas ce que je vaux, même à votre égard : mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrais être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur : c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation; cependant elle ne serait peut-être pas impossible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentimens pour moi que de ceux de tout le reste du monde; je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli; il se porte bien, et viendra me voir demain. Pour le pauvre abbé Bayard, je ne m'en puis remettre; j'en ai parlé tout le soir : je vous manderai comme en est madame de La Fayette; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry; j'y veux aller pendant qu'on fera notre remue-ménage. Madame de Guitaut avait fait un fils qui mourut le lendemain; il fut question de lui en montrer un autre, et de lui faire croire qu'on l'envoyait à Epoisses. Enfin, c'est une étrange affaire; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La maréchale d'Albret est morte, le cour-

rier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui veut causer avec vous.

Monsieur de Coulanges.

Nous la tenons enfin cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais: car croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi plus belle, plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler encore de cette rare comtesse qui est en Provence: que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent? et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne ferait-on pas de ses perfections? et combien en serait grosse la table des chapitres!

Au reste, madame la comtesse, croyez-vous être faite seulement pour les Provençaux? Vous devez être l'ornement de la cour; il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que

je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre madame votre mère toute entière. En vérité, ma belle comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour : préparez-vous donc pour ce grand voyage, dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence; songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

(117.) *A la même.*

A Paris, mercredi 27 octobre 1677.

Ma fille, je ne vous ferai plus de question: comment? en trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles; cela est épouvantable; on ferait fort bien trois dragons de ces trois réponses, surtout de la seconde. Je ne vous demande pas, après cela, si votre montre va bien; vous me direz qu'elle est rompue. Pauline répond bien

mieux que vous ; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'entend cette petite friponne, à dire qu'*elle sera friponne quelque jour*. Ah, que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant ! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt : si vous suivez mes projets, vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon ; vous l'y trouverez ; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avait pas à balancer à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux : je les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Je trouve, au reste, que je serai bien heureuse de vous donner ma poule bouillie : la place que vous me demandez à ma table vous est bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon

ordinaire : je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable, on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse ; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée, comme vous êtes, pour M. de Marseille : eh, mon Dieu, que cela est bien ! et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver long-temps ces sortes de haines ! elles doivent passer avec les affaires qui les causaient : et, en effet, pourquoi se charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde et en l'autre ? Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu sur vous plus de pouvoir que votre confesseur. Le chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler ; elle est dans son château avant lui, et l'en chassera plus tôt qu'elle n'en sera chassée. M. le chancelier (*d'Aligre*) est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter ; mais ce sera quand je vous verrai : mon Dieu, quelle joie ! je souhaite que l'or potable fasse du bien à la belle Rochebonne. Madame de Sanzei prendrait tous les

remèdes les plus difficiles pour être guérie (1).
La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre cardinal; vous devriez joindre vos instances aux nôtres pour lui faire quitter un air si maudit; il ne peut pas aller loin avec une fièvre continuelle; j'en ai le cœur bien triste.

C'est M. Le Tellier qui est chancelier; je trouve cela fort bien : il est beau de mourir dans la dignité (2).

(118.) *A la même* *.

A Paris, vendredi au soir 15 sept. 1679.

Je suis dans une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses

---

(1) D'une surdité qui lui était survenue.

(2) M. Le Tellier était âgé en ce temps-là de soixante-quatorze ans; il mourut le 28 octobre 1680.

* Madame de Grignan était restée à Paris depuis la fin d'octobre 1677, jusqu'en septembre 1679, qu'elle partit pour la Provence.

en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez mademoiselle de Méri ; j'en viens encore : elle est sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié : on n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer : elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu ! que j'ai d'envie de savoir comment vous vous trouvez de ce bateau ! et toujours ce bateau ; c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente, vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse du meilleur de mon cœur : il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la marquise d'Huxelles, qui vous fera dignement recevoir à Châlons : j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures

par-dessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du temps que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin, il est passé, ce temps si cher ; ma vie passait trop vite, je ne la sentais pas ; je m'en plaignais tous les jours, ils ne duraient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles ; *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.* Le roi d'Angleterre est bien malade. La reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerais assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos : je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regrets s'éloigner de moi ! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

(119.) *A la même.*

A Paris, mercredi 10 janvier 1680.

Si j'avais un cœur de cristal, où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée, en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connaîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait venir en ce monde beaucoup devant vous, pour être votre mère ; la raison et la règle veulent que je parte la première ; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée : de là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dic-

tez point, cela fatigue. Enfin, je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmait autrefois, dans votre absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous; je vous prie de m'ôter cette peine; il m'en reste encore assez. Madame de Schomberg vous conseille, si vous voulez à toute force prendre du café, d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre, cela console la poitrine, et c'est avec cette modification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise, depuis six à sept mois. La mienne est parfaite; je vous ai mandé comme je m'étais purgée à merveille, et puis de cette eau de cerises. Pour mes mains, je crois qu'elles sont guéries, je n'y pense pas. Eh! ma chère enfant! ne songez qu'à vous, n'oubliez rien de tout ce qui doit vous soulager; vous connaissez trop l'amitié pour douter de ce que je souffre quand je pense à l'état où vous êtes; et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je suis de votre avis sur tous les choix de la maison de madame la dauphine. Le maréchal d'Humières a mandé à Rouville qu'il était serviteur des dévots, depuis qu'il voyait le maréchal de Bellefond écuyer, madame d'Effiat

gouvernante, et madame de Vibraye dame d'honneur. On dit que cette dernière est repoussée, parce qu'elle a fait trop de façons et trop de propositions. On prétend que toute place pour laquelle on est choisi, dans *la maison du seigneur*, honore la personne nommée; tout est rehaussé maintenant. Autrefois, les dames d'honneur de la reine étaient des marquises, et toutes les grandes charges de la maison du roi étaient aux seigneurs; aujourd'hui, tout est duc et maréchal de France, tout est monté.

M. de Pompone est revenu pour finir ses affaires; on va le payer. Je vois assez souvent madame de Vins, qui, n'ayant rien de nouveau à vous mander, ne vous écrit point, pour ne point vous obliger d'écrire inutilement. M. de Bussy et sa fille (*madame de Coligny*) ont dîné ici deux fois; ils ont, en vérité, bien de l'esprit; ils m'ont fort priée de vous faire leurs complimens. Le petit Coulanges est ici, tout comme vous l'avez vu; la maréchale de Rochefort l'emmène avec elle au-devant de madame la Dauphine : je lui conseille de faire ce voyage, n'ayant rien de mieux à faire; et peut-être que d'écrire de jolies relations, cela pourra lui être

bon. Adieu, ma très-chère bonne; je ne sais rien : je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies, je vous jetterai moins de pensées et moins d'envie d'y répondre : c'est ce que je désire, ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux.

Mon fils est retourné en Basse-Bretagne faire les rois; il assure qu'il sera ici le 20 : Dieu le veuille. Madame de Soubise est toujours invisible; elle sera à Paris plus qu'elle ne pense : elle est bien servie en ce pays-là. Mademoiselle de Fontanges est d'une beauté *singulière* * : elle paraît à la tribune comme une divinité; madame de Montespan de l'autre côté, autre divinité. La *singulière* a donné pour six mille

---

* Voici comme MADAME la peint dans ses lettres : « La Fontanges, quoique un peu rousse, « était belle depuis les pieds jusqu'à la tête; on « ne pouvait rien voir de plus merveilleux. Elle « avait aussi le meilleur caractère du monde, « mais pas plus d'esprit qu'un petit chat »...... *Elle était* (dit l'abbé de Choisy) *belle comme un ange et sotte comme un panier.*

pistoles d'étrennes *. Madame de Coulanges a été fort admirée de ce qu'elle a exécuté.

(120.) *A la même.*

A Paris, mercredi 17 janvier 1680.

Le temps n'est plus, ma pauvre enfant, que ce m'était une consolation de recevoir une grande lettre de vous ; présentement ce m'est une véritable peine ; et quand je pense à celle que vous avez d'écrire, et au mal sensible que cela vous fait, je soutiens que vous ne sauriez

---

* Voici un trait de la galanterie magnifique de ce temps-là. C'est madame de Scudéry qui le mande à Bussy.

« Mademoiselle de...... a reçu des étrennes « bien galantes. Elle trouva sur sa toilette un « petit diable qui tenait une souris d'Allemagne, « qui, dès qu'elle y toucha, s'ouvrit d'elle-même « et laissa tomber deux bracelets de mille louis « chacun, avec un billet où étaient écrits ces « mots : *Le diable s'en mêle.* »

m'écrire assez peu, et que si vous avez quelque soin de vous, et quelque amitié pour moi, il faut par nécessité ou par précaution, que vous gardiez cette conduite. Si vous êtes incommodée, reposez-vous; si vous ne l'êtes point, conservez-vous; et puisque cette santé si pricieuse, dont on ne connaît le bonheur qu'après l'avoir perdue, vous oblige à vous ménager, croyez que ce doit être votre unique affaire, et celle dont je vous aurai le plus d'obligation. Vous me paraissez accablée de la dépense d'Aix; c'est une chose cruelle que de gâter encore vos affaires en Provence, au lieu de les raccommoder: vous souhaitez d'être à Grignan, c'est le seul lieu, dites-vous, où vous ne dépensez rien: je comprends qu'un peu de séjour dans votre château ne vous serait pas inutile à cet égard; mais vous n'êtes plus en état de mettre cette considération au premier rang; votre santé doit aller la première, c'est ce qui doit vous conduire; et quelle raison pourrait obliger ceux qui vous aiment à vous laisser dans un air qui vous fait périr visiblement? Vous êtes si incommodée de la bise d'Aix et de Salon, que vous devez vous attendre à l'être encore plus

de celle de Grignan (1). Ainsi, ma fille, il faudra prendre une résolution sage; il faudra, quand vous serez ici, n'être plus, comme vous êtes toujours, un pied en l'air; il n'y a rien de bon avec cette agitation d'esprit; vous devez changer de style, puisque vous changez de santé et de tempérament; vous devez dire, je ne puis plus voyager, il faut que je me remette: mais au lieu de parler sincèrement de votre état à M. de Grignan, qui vous aime, qui ne veut pas vous perdre, et qui voit comme nous combien le repos et le bon air vous sont nécessaires, il semble au contraire que vous vouliez le tromper et vous tromper aussi, en disant, je me porte parfaitement bien, quand vous vous portez parfaitement mal. Il s'agira donc de rectifier toutes ces manières, qui jusqu'ici n'ont servi

---

(1) Le château de Grignan est fort élevé, et par conséquent plus exposé à tous les vents qu'Aix et Salon. La bise est un vent qui souffle entre l'est et le nord, et qui est dangereux pour les poitrines faibles, surtout dans les provinces voisines des Alpes et de la Méditerranée, où la bise est aussi très-contraire à la navigation.

qu'à détruire votre santé. Nous en parlerons encore : mais je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci, sur quoi vous pouvez faire des réflexions.

Vous trouvez, ce me semble, la cour bien orageuse. Vous avez raison d'être étonnée de madame de Soubise; personne ne sait le vrai de cette disgrâce (1); il ne paraît point que ce soit une victime : elle a voulu une place que le roi l'a empêchée d'avoir : il y a bien à dire des épigrammes là-dessus. Quand elle a vu que toute cette distinction était réduite à une augmentation de pension, elle a parlé, elle s'est plainte; elle est venue à Paris; *j'y vins, j'y suis encore, etc.* Il ne serait pas impossible de tourner la suite de ces vers. On ne la voit point du tout, ni frère, ni sœur, ni tante, ni cousine; elle n'a que madame de Rochefort qui lui tient lieu de tout. On ne lui fera point dire ce qu'elle ne dit pas, car elle est recluse. Cependant elle est très-bien servie là-bas; elle espère qu'elle retournera bientôt. Il y a des gens qui croient qu'elle pourra se tromper : si cela est,

(1) *Voyez* ci-dessus la lettre du 10 janvier.

il faudra qu'elle change de vie; une plus longue retraite ne serait pas soutenable. On ne voit pas non plus madame de Rochefort; c'est une belle femme de moins dans les fêtes qui se font pour les grandes noces.

Mademoiselle de Blois est donc madame la princesse de Conti; elle fut fiancée lundi en grande cérémonie, hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain : un grand festin comme la veille; l'après-dîner, une comédie, et le soir couchés, et leurs chemises données par le roi et par la reine. Si je vois quelqu'un. avant que d'envoyer cette lettre, qui soit revenu de la cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places; il est certain que celles qui avaient été nommées pour dames d'honneur de cette princesse, avaient fait leurs diligences. Le hasard veut que madame de Buri (1), qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de madame Colbert; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M. de Lavardin

(1) Anne-Marie d'Eurre d'Aiguebonne, veuve de François de Rostaing, comte de Buri.

son neveu, elle en parle au roi; on trouve qu'elle est tout comme il faut; on mande qu'elle aura six mille francs d'appointemens, qu'elle entrera dans le carrosse de la reine. On fait écrire le père Bourdaloue qui est son confesseur; car elle n'est pas *janséniste* comme madame de Vibraye; c'est avec ce *mot* qu'on a supprimé celle-ci, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice, qui est, pour la doctrine, comme celle des Jésuites. Enfin, le courrier part, et on l'attend demain. Madame de Lavardin fait présent à madame de Buri d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Senneterre a eu beau tortiller autour du Bourdaloue *; point de nouvelles. Vous êtes étonnée que la presse soit si grande, vous n'êtes pas la seule; mais la rage est d'être là *in ogni modo*. Voilà

* L'austère directeur, le prédicateur fulminant, le grand Bourdaloue, faisant des dames d'honneur et les prenant parmi les molinistes! Cela mérite bien d'être remarqué; et d'autant plus, qu'on le vit plusieurs années après refuser le poste le plus désirable pour un intrigant, s'il

donc une amie de M. le coadjuteur encore placée : c'est un moulin à paroles, comme vous savez ; elle parle *Buri*, c'est une langue ; mais au moins elle ne s'en est pas servie pour être à cette place. Celle de la maréchale de Clérembault est fort extraordinaire ; elle est protégée par MADAME, qui voudrait bien en faire une dame de la reine. Elle va à la cour, comme si de rien n'était ; il ne semble pas qu'elle se souvienne d'avoir été et de n'être plus gouvernante *, ...

. . . .

Et trouve le chagrin que MONSIEUR lui prescrit,
Trop digne de mépris pour y prêter l'esprit.

Vous rajusterez ces vers : mais quand ils se trouvent en courant au bout de ma plume, il

---

l'eût été. Madame de Maintenon lui proposa de diriger sa conscience. Il ne voulut lui promettre que deux jours dans l'année, le reste étant voué à la prédication. Il est vrai que, dans la suite, il lui reprocha vivement d'avoir pris un directeur qui n'était pas jésuite.

* MADAME dit dans ses Lettres que cette dame ne lui fut ôtée que parce qu'elle l'aimait ;

fant qu'ils passent. Je vous trouve une personne tout-à-fait jalouse, et M. de Grignan tout-à-fait amoureux. Montgobert me parle d'un bal, où je vois danser fort joliment mon petit marquis. Pauline a-t-elle la même inclination pour la danse que sa sœur d'Adhémar? Il ne faudrait plus que cet agrément pour la rendre trop aimable : ah, ma fille! divertissez-vous de cette jolie enfant; ne la mettez point en lieu d'être gâtée; j'ai une extrême envie de la voir.

Je m'en vais vous dire une chose plaisante, dont Corbinelli est témoin; je lui dis lundi matin que j'avais songé toute la nuit d'une madame de Rus; que je ne comprenais pas d'où me revenait cette idée, et que je voulais vous demander des nouvelles de cette sorcière. Là-dessus je reçois votre lettre, et justement vous m'en parlez, comme si vous m'aviez entendue; ce hasard m'a paru plaisant : me voilà donc instruite de ce que je voulais vous demander; c'est une etrange histoire que de voir un homme assez

---

que c'était un tour de la maréchale de Grancey, dont la fille cadette était la maîtresse du chevalier de Lorraine, favori lui-même de Monsieur.

amoureux de cette créature pour en perdre sa fortune, mais c'est ainsi qu'elle se fait aimer; je ne puis rien vous mander de si extraordinaire. Je n'ai pas oublié le comte de Suze; M. de Saint-Omer son frère a été à l'extrémité; il a reçu tous les sacremens; il ne voulait point être saigné avec une grosse fièvre, une inflammation; le médecin anglais le fit saigner par force; jugez s'il en avait besoin; et ensuite avec son remède il l'a ressuscité, et dans trois jours *il jouera à la fossette.* Hélas! cette pauvre lieutenante qui aimait tant M. de Vins, et qui craignait tant qu'on ne le sût pas, la voilà morte, et très-jeune; mandez-moi de quelle maladie: je suis toujours surprise de la mort des jeunes personnes. Vous avez raison de vous plaindre que je vous ai mal élevée; si vous aviez appris à prendre le temps comme il vient, cela vous aurait extrêmement amusée.

N'avez-vous point remarqué la gazette de Hollande? Elle compte ceux qui ont des charges chez madame la dauphine : M. de Richelieu, chevalier d'honneur; M. le maréchal de Bellefond, premier écuyer; M. de Saint-Géran, rien. Vous m'avouerez que cela est plaisant.

Enfin, cette folie est passée jusqu'en Hollande. Mon fils est toujours les délices de Quimper; je crois pourtant qu'il est présentement à Nantes, et qu'il sera ici à la fin du mois; vous voyez bien que je l'ai mieux élevé que vous : j'espère que dans quinze jours il n'y paraîtra pas, et qu'il sera prêt à partir avec les autres. N'écrivez point, et gardez-vous bien de répondre à toutes ces causeries dont je ne me souviendrai plus moi-même dans trois semaines. Si la santé de Montgobert peut s'accommoder à écrire pour vous, elle vous soulagera entièrement, sans même que vous ayez la peine de dicter : elle écrit comme nous.

J'approuve fort que vous soupiez; cela vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas, ma fille! je change à toute heure; je ne sais ce que je veux : c'est que je voudrais que vous puissiez retrouver de la santé; il faut me pardonner, si je cours à tout ce que je crois de meilleur; et c'est toujours sous le nom de *bien* et de *mieux* que je change d'avis. Pour vous, ma très-chère, n'en changez point sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous, malgré les procédés désobligeans de la fortune. En vérité, si

elle voulait, M. et madame de Grignan tiendraient fort bien leur place à la cour : mais vous savez où cela est réglé, et l'inutilité du chagrin qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir.

Je ne sais rien encore de ce qui s'est passé à la noce. J'ignore si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le mariage se fit. J'irai faire mon paquet chez madame de Vins, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant, je vous dirai une très-grande nouvelle ; c'est que M. le prince fit faire hier sa barbe ; il était rasé ; ce n'est point une illusion, ni une de ces choses qu'on dit en l'air, c'est une vérité ; toute la cour en fut témoin ; et madame de Langeron prenant son temps qu'il avait les pates croisées comme le lion, lui fit mettre un justau-corps avec des boutonnières de diamans ; un valet de chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçait toutes les perruques : voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le prince de Conti était inestimable ; c'était une broderie de diamans fort gros, qui suivait les compartimens d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille. On dit

que la couleur de paille ne réussissait pas, et que madame de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade. En effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. M. le duc, madame la duchesse et mademoiselle de Bourbon avaient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours. Mais j'oubliais le meilleur, c'est que l'épée de M. le prince était garnie de diamans.

La famosa spada,
All'cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du prince de Conti était de satin noir, piqué de diamans comme de la moucheture. La princesse était romanesquement belle, et parée, et contente.

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer!

Je n'en sais pas davantage; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes, elles sont très-bien faites.

M. Courtin revient de Saint-Germain; il a tout vu : ce fut le soleil à midi qui éclaira ce

mariage, la lune a été témoin du reste. Le roi embrassa tendrement la princesse quand elle fut au lit, et le pria de ne rien contester à M. le prince de Conti, et d'être douce et obéissante : nous croyons qu'elle l'a été.

(121.) *A la même.*

A Paris, dimanche 17 mars 1680.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de La Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglais avait fait des merveilles; toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivais, étaient augmentées; on chantait victoire, la poitrine était dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires; dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort : tout d'un coup, les redoublemens de fièvre, l'oppression, des

rêveries ; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement ; et, quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu de saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter ; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom. M. de Marsillac ne l'a point quitté d'un moment ; il est dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant il retrouvera le roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera à sa place : mais où madame de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi ; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille ; vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable et dont le temps puisse moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci ; elle n'allait point faire la presse parmi cette famille ; en sorte qu'elle avait besoin qu'on eût

pitié d'elle. Madame de Coulanges a très-bien fait aussi, et nous continuerons quelque temps encore aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse. Voilà en quel temps sont arrivées vos jolies petites lettres, qui n'ont été admirées jusqu'ici que de madame de Coulanges et de moi : quand le chevalier sera de retour, il trouvera peut-être un temps propre pour les donner; en attendant, il faut en écrire une de douleur à M. de Marsillac; il met en honneur toute la tendresse des enfans, et fait voir que vous n'êtes pas seule : mais, en vérité, vous ne serez guère imitée. Toute cette tristesse m'a réveillée, elle me représente l'horreur des séparations, et j'en ai le cœur serré.

Mercredi, 20 *mars*.

Il est enfin mercredi. M. de La Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'on ne croirait pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de madame de La Fayette soutient mal une pareille douleur; elle a eu la fièvre, et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation. Sa vie est

tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire. N'oubliez pas de m'écrire quelque chose pour elle.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie; mais il y aura bien *de la barbarie*, si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que de penser à ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et surtout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point revu nos Grignans; ils sont à Saint-Germain; le chevalier à son régiment. On a voulu me mener voir madame la dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit Sanguin; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer : *S'il faut honorer Cybèle, il faut encore plus l'aimer*. On ne conte que ses

dits pleins d'esprit et de raison. La faveur de madame de Maintenon augmente tous les jours, Ce sont des conversations infinies avec sa majesté, qui donne à madame la dauphine le temps qu'il donnait à madame de Montespan; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. *Le char gris* (1) est d'une beauté étonnante; elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au roi, et sans regarder ni à droite, ni à gauche; on lui dit qu'elle ne voyait pas la reine, il était vrai : on lui donna une place; et quoique cela fit un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *imbénecida* fut extrêmement agréable : il y aurait mille bagatelles à compter sur tout cela.

Votre frère est fort triste à sa garnison : je pense que la rencontre de vos esprits animaux, quoique de même sang, ne déterminera point les siens à penser comme vous. Votre période m'a paru très-belle, je doute que j'y réponde; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Vous me paraissez si contente de

(1) Mademoiselle de Fontanges.

la fortune de vos beaux-frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre, vous vous retirez derrière le rideau ; je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur, et me paraît injuste. N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de La Rochefoucauld qui s'en occupait fort obligeamment ? De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pompone, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout. Je n'ai jamais vu tant de choses extraordinaires qu'il s'en est passé depuis que vous êtes partie. J'apprends que le jeune évêque d'Évreux est le favori du vieux, et que ce dernier a écrit au roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur.

(122.) *A la même.*

A Paris, samedi au soir 6 avril 1680.

Vous allez apprendre une nouvelle qui n'est pas un secret, et vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Madame de Fon-

tanges (1) est duchesse avec vingt-mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui ses complimens dans son lit. Le roi y a été publiquement; elle prend demain son tabouret, et s'en va passer le temps de Pâques à une abbaye (*de Chelles**) que le roi a donné à une de ses sœurs. Voici une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité du confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé; en vérité je n'en crois rien; le temps nous l'apprendra. Voici ce qui est présent : Madame de Montespan est enragée : elle pleura beaucoup hier; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil, qui est encore plus outragé par la haute faveur de madame de Maintenon. Sa majesté va passer très-souvent deux heures de l'après-dîner dans la chambre de cette dernière, à causer avec une amitié et un air libre et naturel qui rend cette place la plus désirable du monde. Madame de Richelieu commence à sentir les effets de sa dissipation; les ressorts s'affaiblissent

(1) Marie-Angélique d'Escorailles.

* Ou plutôt *Maubuisson*.

visiblement, elle prévient tout le monde, elle ne dit pas ce qui convient à chacun ; ce petit tracas de dame d'honneur, dont elle s'acquittait si bien, est tout dérangé. Elle présenta La Trousse et mon fils, sans les nommer, à Monseigneur. Elle dit de la duchesse de Sully, Voilà une de nos danseuses ; elle ne nomma pas madame de Verneuil : elle pensa laisser baiser madame de Louvois, parce qu'elle la prenait pour une duchesse ; enfin, cette place est dangereuse ; et fait voir que les petites choses font plus de mal que l'étude de la philosophie. La recherche de la vérité n'épuise pas tant une pauvre cervelle que tous les complimens et tous les riens dont celle-là est remplie.

M. de Marsillac a paru un peu sensible à la prospérité de la belle Fontanges ; il n'avait donné jusque-là aucun signe de vie. Madame de Coulanges vient d'arriver de la cour ; j'ai été chez elle exprès avant que de vous écrire ; elle est charmée de madame la dauphine, elle a grand sujet de l'être ; cette princesse lui a fait des caresses infinies ; elle la connaissait déjà par ses lettres et par le bien que madame de Maintenon lui en avait dit. Madame de Coulanges a

été dans un cabinet où madame la dauphine se retire l'après-dîner avec ses dames; elle y a causé très-délicieusement; on ne peut avoir plus d'esprit et d'intelligence qu'en a cette princesse; elle se fait adorer de toute la cour: voilà une personne à qui on peut plaire, et avec qui le mérite peut faire un grand effet.

Madame de Coulanges est toujours obsédée de notre cousin (*M. de La Trousse*); il ne paraît plus qu'elle l'aime, et cependant c'est l'ombre et le corps. La marquise de La Trousse est toujours enragée: savez-vous qu'elle a changé sur le sujet de sa fille? Elle n'en voulait point, elle la veut; et M. de La Trousse qui la voulait, ne la veut plus. Cette division fixe la vocation de cette fille, qui n'en a point d'autres. Le père n'ose se soucier ni d'elle, ni de sa femme, parce que la dame traite tout cela avec un mépris outrageant; il faut donc étouffer tous les sentimens de la nature: *Pour qui? pour une ingrate* qui ne l'aime plus, car je le sais; mais il est si misérable et si soumis, que sa faiblesse lui fait comme une passion: jamais je n'ai vu moins d'amitié que dans cet amour. Ma fille, voilà ce qui me vient présentement; il me semble que

j'aurais bien des choses à dire. Mandez-moi quand vous aurez reçu cette lettre; elle est un peu comme celles de Cicéron.

(123.) *A la même.*

A Paris, lundi 6 mai 1680.

Vous me dites fort plaisamment qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations, et que c'est sa fantaisie d'être content. J'espère que le mien n'aura pas moins cette fantaisie que les autres, et que l'air et le temps diminueront la douleur que j'ai présentement. Il me semble que je vous ai mandé ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : on dirait que nous ne sommes pas encore assez loin, et qu'après une mûre délibération, nous y mettons encore cent lieues volontairement. Je vous renvoie quasi votre lettre; c'est que vous avez si bien tourné ma pensée, que je prends plaisir à la répéter. J'espère au moins que les mers mettront des bornes à nos fureurs, et qu'après avoir

bien tiré chacun de notre côté, nous ferons autant de pas pour nous rapprocher, que nous en faisons pour être aux deux bouts de la terre. Il est vrai que pour deux personnes qui se cherchent, et qui se souhaitent toujours, je n'ai jamais vu une pareille destinée : qui m'ôterait la vue de la Providence, m'ôterait mon unique bien ; et si je croyais qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserais pas à trouver un moment de repos : il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive ; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me soumets : ce n'est pourtant pas sans douleur, ni tristesse, mon cœur en est blessé ; mais je souffre même ces maux, comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une madame de Sévigné qui aime sa fille avec une extrême passion ; qu'elle en soit souvent très-éloignée, et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie lui soient causées par cette chère fille. J'espère aussi que cette Providence disposera les choses d'une autre manière, et que nous nous retrouverons, comme

nous avons déjà fait. Je dînai l'autre jour avec des gens qui, en vérité, ont bien de l'esprit, et qui ne m'ôtèrent point cette opinion.

Mais parlons plus communément, et disons que c'est une chose rude que de faire six mois de retraite pour avoir vécu cet hiver à Aix : si cela servait à la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirais ; mais vous pouvez compter qu'en ce pays-ci, vous serez trop heureuse, si cela ne vous nuit pas. L'intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas : madame de Vins en est tout étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année n'eût que six mois ; cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de janvier. Vous n'entendrez pas parler de la dépense de votre bâtiment, n'y pensez plus ; c'est une chose si nécessaire, que j'avoue que sans cela l'hôtel de Carnavalet est inhabitable. Je me réjouirai avec le Berbisi (1) de

(1) M. de Berbisi, président à mortier au parlement de Dijon, et proche parent de madame de Sévigné.

l'occasion qu'il a eue de vous faire plaisir. J'ai été ravie de votre joli couplet; quoi que vous disiez de Montgobert, je crois que *vous n'y avez point nui*, comme cet homme, vous en souvient-il (1)? Il est, en vérité, fort plaisant ce couplet : vous avez cru que je le recevrais dans mes bois; je suis encore dans Paris, mais il n'en fera pas plus de bruit : je le chanterai sur la Loire, si je puis desserrer mon gosier qui n'est pas présentement en état de chanter. Je vous avouerai que j'ai grand besoin de vous tous; je ne connais plus, ni la musique, ni les plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce faubourg, tantôt avec les sages veuves. M. de Grignan m'est bien nécessaire, car j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

Je vous ai parlé de la princesse de Tarente, comme si j'avais reçu votre lettre : je vous ai conté le mariage de sa fille : écrivez-lui, elle en

(1) Madame de Sévigné rappelle ici le conte de ce paysan, qui étant accusé en justice d'être le père d'un enfant, assura qu'un autre l'avait fait, mais qu'à la vérité *il n'y avait pas nui.*

sera fort aise, vous lui devez cette honnêteté; elle s'est toujours piquée de vous estimer et de vous admirer : elle vient à Vitré, elle me fera sortir de ma simplicité, pour me faire entrer dans son amplification; je n'ai jamais vu un si plaisant style. Elle amusa le roi l'autre jour dans une promenade, en lui contant tout ce que je vous conterai, quand je serai aux Rochers; voilà les nouvelles que vous recevrez de moi : mais aussi vous pourrez vous vanter qu'il ne se passera rien en Allemagne, ni en Danemarck, dont vous ne soyez parfaitement instruite.

Montgobert m'a mandé des merveilles de Pauline, faites-m'en parler; c'est une petite fille charmante, c'est la joie de toute votre maison. Mademoiselle du Plessis ne m'en fera point souvenir; ne vous ai-je pas dit qu'elle est affligée de la mort de sa mère? mais j'ai de bons livres et de bonnes pensées. Ne craignez point que j'écrive trop : je vous ai donné l'idée de la délicatesse de ma poitrine. Je vous recommande la vôtre; faites-moi écrire si vous aimez ma vie; profitez du temps et du repos que vous avez; amusez-vous à vous guérir

tout-à-fait ; mais il faut que vous le vouliez, et c'est une étrange pièce que votre volonté. Celle de vos musiciens était bonne à ténèbres, mais vous les décriez, *tantôt des musiciens sans musique*, et puis *une musique sans musiciens :* j'admire la bonté de M. le comte de souffrir que vous en parliez si librement.

Je viens de recevoir une grande visite de votre intendant, *sa serrure était bien brouillée*, mais je n'ai pas laissé d'attraper qu'il vous honore fort : il m'a loué votre magnificence ; il dit que vous êtes toujours belle, mais triste et si abattue, qu'il est aisé de voir que vous vous contraignez. Il est charmé de M. de Berbisi, que je remercierai, quoique je sache bien que votre recommandation est la seule cause des services qu'il lui a rendus. Je doute que cet intendant retourne en Provence. J'ai eu tant d'adieux que j'en suis étonnée ; vos amies, les miennes, les jeunes, les vieilles, tout a fait des merveilles. La maison de Pompone et madame de Vins me tiennent bien au cœur. L'abbé Arnauld arriva hier tout à propos pour me dire adieu. Pour madame de Coulanges, elle s'est signalée, elle a pris possession de ma personne, elle me nour-

3. 10



rit; elle me mène, et ne veut pas me quitter qu'*elle ne m'ait vue pendue*. Mon fils vient à Orléans avec moi; je crois qu'il viendrait volontiers plus loin.

Madame la dauphine est présentement à Paris pour la première fois : la messe à Notre-Dame, dîner au Val-de-Grâce, voir la duchesse de La Vallière, et point de *Bouloi* (1); je crois qu'elles se pendront. On fait tous les jours des fêtes pour madame la dauphine. Madame de Fontanges revient demain. Voyez un peu comme ce prieur de Cabrières est venu redonner cette belle beauté à la cour. Le petit de La Fayette a un régiment : vous voyez que M. de La Rochefoucauld n'a pas emporté l'amitié de M. de Louvois; mais que veux-je conter, avec toutes ces nouvelles? C'est bien à moi, qui monte en

(1) C'est-à-dire, que madame la dauphine n'irait point aux carmélites * de la rue du Bouloi.

* On sait que ces religieuses s'étaient beaucoup trop mêlées des tracasseries de la cour. Elles ménageaient des entrevues avec la reine et madame de Montespan, etc. Le roi d'un mot avait fait cesser leur petite importance.

carrosse, à me mêler de parler. Adieu, ma chère enfant; il faut vous quitter encore, j'en suis affligée : je serai long-temps sans avoir de vos lettres, c'est une peine incroyable; du moins si je pouvais espérer que vous conserverez votre santé, ce serait une grande consolation dans une si terrible absence.

(124.) *A la même.*

A Saumur, samedi 11 mai 1680.

Nous arrivons ici, ma très-belle, nous avons quitté Tours ce matin : j'y ai laissé à la poste une lettre pour vous. Qui m'ôterait la faculté de penser, m'embarrasserait beaucoup surtout dans ce voyage. Je suis douze heures de suite dans ce carrosse si bien placé, si bien exposé; j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, à lire, beaucoup à regarder, à admirer, et encore plus à rêver, à penser à vous. Je suis assurée, ma chère enfant, que vous ne croyez point que ce soit une flatterie, c'est une vérité; je vous parcours, je vous dévide, je vous redévide; je passe

par mille endroits tristes, fâcheux, d'autres doux et sensibles. Je pense à votre belle jeunesse, à votre santé ; de quelle manière elle a été maltraitée ; comme vous en avez abusé, comme votre sang s'est irrité ; nous ne fûmes point assez effrayés de cette première marque qu'il nous en donna, et qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin, que ne pense-t-on point quand on pense toujours, avec beaucoup de silence et de loisir? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus, ni tous les chemins que fait mon imagination, ma lettre serait trop longue : ce qui est vrai, c'est que je trouve toujours une égale tendresse dans mon cœur : j'aimerais fort à vous parler sur certains chapitres, mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré ; en attendant, *je pense*, *donc je suis* * ; je pense à vous avec tendresse, donc je vous aime ; je pense uniquement à vous de cette manière, donc je vous aime uniquement. Le bon abbé se

* C'est l'axiome fondamental de la métaphysique de Descartes ; celui dont il déduit la réalité de notre existence, celle de l'âme et sa spiritualité, celle de Dieu et sa nécessité.

porte fort bien, il est charmé de cette route; jamais on n'a fait ce voyage, comme nous le faisons : c'est dommage que nous ne soyons un peu moins solitaires. Je vous jure pourtant que je ne souhaite personne, et qu'étant condamnée à m'éloigner de vous, j'aime encore mieux être toute seule et toute libre, et me donner entièrement à mes affaires, que d'être détournée sans être contente. Me voilà donc fort bien pour quatre ou cinq mois, puisqu'il le faut. J'ai bien envie que vous voyiez un peu plus clair à mademoiselle de Grignan : pour vos affaires, vous ne les voyez que trop; c'est une étrange chose que d'avoir à réparer, six mois de suite, les dépenses d'un hiver à Aix; vraiment, c'est bien pour avoir vécu. Cependant je veux espérer que la Providence démêlera tout mieux que nous ne pensons : il y a de certains avenirs obscurs, qui s'éclaircissent quelquefois tout d'un coup : ma chère enfant, vous voyez bien ce que je pense et ce que je désire là-dessus, et vous entendez tout ce que je ne dis pas. Mon ennui par-dessus l'ordinaire, c'est d'être si long-temps sans avoir de vos lettres, cela me trouble : il part aujourd'hui de Paris deux paquets de vous, qui arri-

veront à Nantes lundi, comme moi, voilà tout l'ordre que j'ai pu donner. C'était une folie de prétendre attraper vos lettres, en volant, par les villes où je ne suis qu'un moment, et où je n'arrive que comme il plaît au vent; il a eu jusqu'ici la dernière complaisance, mais le moyen d'y compter sûrement? Voilà le bon abbé qui vous fait mille amitiés. Je lis toujours avec plaisir mon Histoire de Portugal; mais je n'ai rien lu de vous depuis le 28 du passé, cela est long; je relis vos anciennes lettres. Adieu, ma très-chère, en voilà assez pour aujourd'hui.

(125.) *A la même.*

Aux Rochers, mercredi 5 juin 1680.

Enfin, j'ai le plaisir, dans notre extrême éloignement, de recevoir vos lettres le neuvième jour, en attendant d'autres consolations. J'admire souvent l'honnêteté de ces messieurs, dont parlent si plaisamment *les Essais de morale*, et qui sont si bons et si obligeans : que ne sont-ils point pour notre service ? à quels

usages ne se rabaissent-ils pas pour nous être utiles ? Les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres, les autres grimpent sur les toits de nos maisons pour empêcher que nous ne soyons incommodés de la pluie ; quelques-uns font bien pis. Enfin, c'est un effet de la Providence ; et la cupidité, qui est un mal, est le fonds d'où elle tire tant de biens. J'ai apporté ici quantité de livres choisis, je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier ; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion ! bon Dieu, quel point de vue pour honorer notre religion ! l'autre est toute d'histoires admirables ; l'autre de morale, l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors : il serait digne de vous, ma fille ; la promenade en serait digne aussi, mais notre compagnie, en vérité, fort indigne. Mon pot est étrange à écumer les dimanches (1) ; ce qu'il y a de bon,

(1) A cause de la compagnie qui grossissait

c'est que chacun va souper à six heures, et c'est la belle heure de la promenade, où je cours pour me consoler. Mademoiselle du Plessis, en grand deuil, ne me quitte guère; je dirais bien volontiers de sa mère, comme de ce M. de Bonneuil, elle a laissé *une pauvre fille bien ridicule*; elle est impertinente aussi. Je suis honteuse de l'amitié qu'elle a pour moi : je dis quelquefois, y aurait-il par hasard quelque sympathie entre elle et moi? elle parle toujours, et Dieu me fait la grâce d'être pour elle, comme vous êtes pour beaucoup d'autres; je ne l'écoute point du tout. Elle est assez brouillée dans sa famille pour les partages, cela fait un nouvel ornement à son esprit : elle confondait tantôt tous les mots; et en parlant des mauvais traitemens, elle disait, ils m'ont traitée *comme une barbarie, comme une cruauté*. Vous voulez que je vous parle de mes misères, en voilà peut-être plus qu'il ne vous en faut. Toutes mes lettres sont si grandes, que vous devriez,

---

ces jours-là, et à laquelle madame de Sévigné se croyait obligée de faire les honneurs des Rochers. Elle appelait cela *écumer son pot*.

selon votre règle, m'en écrire de petites, et laisser le soin de tout à Montgobert : la santé est toujours un solide et véritable bien ; on en fait ce qu'on veut.

Madame de Coulanges me mande mille bagatelles, que je vous enverrais, si je ne voyais fort bien que c'est une folie. La faveur de *son amie* (*madame de Maintenon*) continue toujours : la reine l'accuse de toute la séparation qui est entre elle et madame la dauphine : le roi la console de cette disgrâce; elle va chez lui tous les jours, et les conversations sont d'une longueur à faire rêver tout le monde. Je ne sais, ma très-chère, comment vous pourriez croire que votre présence fût un obstacle à la fortune de vos frères; vous n'êtes guère propre à porter guignon. Vous n'avez point assez bonne opinion de vous ; et pour le coin de votre feu, que vous dites qui empêchait le chevalier de faire sa cour, parce que cela le rendait paresseux, je vous assure qu'il n'a fait que changer de cheminée, et que la fortune l'est venue chercher dans sa chambre, assez incommodé des chicanes de son rhumatisme. L'abbé de Grignan était désolé, il eût jeté sa

part aux chiens; et tout d'un coup, par une suite d'arrangemens, trop longs à vous dire, on le nomme, on le choisit, et le voilà dans le plus agréable évêché qu'on puisse souhaiter. Portez-vous toujours bien; cette provision est bonne : que savons-nous? Je regarde l'avenir comme une obscurité, dont il peut arriver des biens et des clartés, à quoi l'on ne s'attend pas.

M. de Lavardin se marie (1), c'est tout de bon; et on dit que c'est madame de Mouci (2) qui inspire à madame de Lavardin tout ce qu'il y a de plus avantageux pour son fils : c'est une âme tout extraordinaire que cette Mouci. Ce petit Molac épouse la sœur de la duchesse de Fontanges : le roi lui donne la valeur de plus de quatre cent mille francs. Mon Dieu, que vous dites bien sur la mort de M. de La Rochefoucauld, et de tous les autres! *On*

---

(1) Avec Louise-Anne de Noailles, sœur d'Anne-Jules, duc de Noailles, maréchal de France.

(2) Marie de Harlai, sœur d'Achille de Harlai, alors procureur-général, et depuis premier-président du parlement de Paris.

serre les files, il n'y paraît plus. Il est pourtant vrai que madame de La Fayette est accablée de tristesse, et n'a point senti, comme elle aurait fait, ce qui est arrivé à son fils; madame la dauphine n'avait garde de ne la pas bien traiter : madame de Savoie lui en avait écrit comme de sa meilleure amie.

Je suis fort aise que M. de Grignan soit content de ma lettre. j'ai dit mon sentiment avec assez de sincérité; il devrait bien renvoyer toutes les fantaisies ruineuses qui servent chez lui par quartier; il ne faudrait pas qu'elles dormissent, comme cette noblesse de Basse-Bretagne; il serait à souhaiter qu'elles fussent entièrement supprimées. Adieu, ma très-aimable, j'admire et j'aime vos lettres; cependant je n'en veux point; cela paraît un peu extraordinaire, mais cela est ainsi : coupez court, faites discourir Montgobert : je m'engage à vous ôter le dessein de m'écrire beaucoup, par la longueur dont je fais mes lettres; vous les trouverez au-dessus de vos forces, c'est ce que je veux; ainsi ma poitrine sauvera la vôtre. Il me semble que vous avez bien des commerces, quoique vous disiez; pour moi,

je ne fais que répondre, je n'attaque point: mais cela fait quelquefois tant de lettres, que les jours de courrier, quand je trouve le soir mon écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette chienne de feu MADAME, quand elle voyait des livres.

(126.) *A la même.*

AUX Rochers, samedi 15 juin. 1680.

JE ne réponds point à ce que vous me dites de mes lettres, je suis ravie qu'elles vous plaisent; mais si vous ne me le disiez, je ne les croirais pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je dis quelquefois: mon Dieu, que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles! Quelquefois même je me reprens de tant écrire; je crois que cela vous jette trop de pensées, et vous fait peut-être une sorte d'obligation de me faire réponse: Ah! laissez-moi causer avec vous, cela me divertit; mais ne me répondez point, il vous en coûte trop cher: votre dernière lettre passe les

bornes du régime, et du soin que vous devez avoir de vous. Vous êtes trop bonne de me souhaiter du monde, il ne m'en faut point : me voilà accoutumée à la solitude : j'ai des ouvriers qui m'amusent : le bon abbé a les siens tout séparés. Le goût qu'il a pour bâtir et pour ajuster va au-delà de sa prudence : il est vrai qu'il en coûte peu, mais ce serait encore moins, si l'on se tenait en repos. C'est ce bois qui fait mes délices, il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut pas davantage. Quand je suis dans mon cabinet, c'est une si bonne compagnie, que je dis en moi-même : ce petit endroit serait digne de ma fille; elle ne mettrait pas la main sur un livre qu'elle n'en fût contente : on ne sait auquel entendre. J'ai pris *les Conversations chrétiennes*; elles sont d'un bon Cartésien qui sait par cœur votre *recherche de la vérité*, qui parle de cette philosophie et du souverain pouvoir que Dieu a sur nous; de sorte que nous vivons, nous nous mouvons et nous respirons en lui, comme dit saint Paul, et c'est par lui que nous connaissons tout. Je vous manderai si ce livre est à la portée de mon in-

telligence; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sotte vanité de contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères*; et si j'imprimais, je dirais : *je pense comme eux*. Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin, Dieu est tout-puissant, et fait tout ce qu'il veut, j'entends cela; il veut notre cœur, nous ne voulons pas le lui donner, voilà tout le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre que je leur ai fait prêter. Vous me faites souvenir de cette sottise que je répondis pour ne pas aller chez madame de Bret....* *que je n'avais qu'un fils*; cela fit trembler vos prélats. Je pensais qu'il n'y eût en gros que le mauvais air de mon *hérésie*, je vous en parlais l'autre jour; mais je comprends que cette parole fut étrange. Dieu merci,

* C'est apparemment madame de Bretonvilliers, que les mémoires du temps font connaître comme amie trop officieuse de l'archevêque de Paris, de Harlai, qui n'était pas prélat aussi timoré que moliniste rigoureux.

ma chère comtesse, nous n'avons rien gâté, vos deux frères ne seraient pas mieux jusqu'à présent, quand nous aurions été *molinistes*. Les *opinions probables*, ni la *direction d'intention* dans l'hôtel de Carnavalet, ne leur auraient pas été plus avantageuses que tout le libertinage de nos conversations. J'en suis ravie, et j'ai souvent pensé à toute l'injustice qu'on pourrait nous faire là-dessus. Je ne comprends rien du tout à M. de La Trousse, ni à madame d'Épinoi, ni à ce laquais qui a volé : je me ferai instruire, et vous enverrai la lettre. Vous verrez que cette bonne Lavardin est toute désolée ; qui pourrait s'imaginer qu'elle ne fût pas transportée de marier son fils ? C'est pour les sots ces sortes de jugemens ; tenons-nous-en à croire fermement que personne n'est heureux. Ce petit Chiverni me le paraît assez, voyez comme il a bien su se tirer de sa misère. Votre pauvre frère est bien propre à n'être jamais heureux en ce monde-ci : quant à l'autre, s'il en faut juger selon les apparences, je ne vois point jusqu'à présent qu'il soit dans le bon chemin. M. de Châlons est dans le ciel ; c'était un saint prélat

et un honnête homme : nous voyons partir tous nos pauvres amis.

Je mandais l'autre jour à madame de Vins que je lui donnais à deviner quelle sorte de vertu je mettais ici le plus souvent en pratique, et je lui disais que c'était la libéralité. Il est vrai que j'ai donné d'assez grosses sommes depuis mon arrivée : un matin, huit cents francs, l'autre mille francs; l'autre cinq; un autre jour, trois cents écus : il semble que ce soit pour rire, ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meuniers qui me doivent toutes ces sommes, et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on! il faut bien leur donner. Vous croyez bien que je n'en prétends pas un grand mérite, puisque c'est par force : mais j'étais toute prise de cette pensée en écrivant à madame de Vins, et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir, cela ne va pas si vite. Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillans, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpée sur du

tabis, les manches tailladées : Ah, Seigneur! quand je la vis, je me crus bien ruinée : elle me doit huit mille francs. M. de Grignan aurait été amoureux de cette femme; elle est sur le moule de celle qu'il a vue à Paris. Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous les côtés, il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays c'est la première chose qu'ils font, que de les délier; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon : la mode de boutonner le justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses; de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais : Ah, mon ami! vous voilà bien chargé, combien apportez-vous? Monsieur, dit-il en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs : c'était tout les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province avec les chapeaux pointus, et qui abusent ainsi de notre patience.

Vous m'avez fait un grand plaisir de parler de Montgobert : je crus bien que ce que je vous

mandais sur son sujet était inutile, et que votre bon esprit aurait tout apaisé. C'est ainsi que vous devez toujours faire, ma fille, malgré tous les chagrins passagers : le fond de Montgobert est admirable pour vous ; le reste est un effet du tempérament indocile et trop brusque : je fais toujours un grand honneur aux sentimens du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables. J'enverrai un de ces jours à Montgobert de méchantes causes à soutenir à Rochecourbières : puisqu'elle a ce talent, il faut l'exercer. Vous aurez M. de Coulanges qui sera un grand acteur ; il vous contera ses espérances ; je ne les sais pas : il craint tant la solitude qu'il ne veut pas même écrire aux gens qui y sont. Grignan est tout propre à le charmer ; il en charmerait bien d'autres : je n'ai jamais vu une si bonne compagnie, elle fait l'objet de mes désirs : j'y pense sans cesse dans mes allées, et je relis vos lettres en disant, comme à Livry : Voyons et revoyons un peu ce que ma fille me disait il y a huit ou neuf jours ; car enfin, c'est elle qui me parle, et je jouis ainsi de cet *art ingénieux de peindre la parole*,

et de parler aux yeux, etc. Vous savez bien que ce n'est pas les bois des Rochers qui me font penser à vous; je n'en suis pas moins occupée au milieu de Paris; c'est le fond et le centre; tout passe, tout glisse, tout est par-dessus ou à côté. J'ai oublié mon Agnès; elle est pourtant jolie; son esprit a un petit air de province. Celui de madame de Tarente est encore dans le grand air. Les chemins de Vitré ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du roi et de M. de Chaulnes; tous les paysans de la baronnie y seront lundi. Adieu, ma très-chère : quand je vous dis que mon amitié vous est inutile, ne comprenez-vous point bien comme je l'entends, et où mon cœur et mon imagination me portent? Pensez-vous que je sois bien contente du peu d'usage que je fais de tant de bonnes intentions? Dites moi si vous ne mettrez point la petite d'Aix avec sa tante (1), et si vous ôterez Pauline d'avec vous : c'est un prodige que cette petite, son esprit est sa dot;

(1) Marie-Adhémar de Monteuil, sœur de M. de Grignan, religieuse à Aubenas, ville du Bas-Vivarais

voulez-vous la rendre une personne toute commune? Je la menerais toujours avec moi, j'en ferais mon plaisir, je me garderais bien de la mettre à Aix avec sa sœur (1) : enfin, comme elle est extraordinaire, je la traiterais extraordinairement.

(127.) *A la même.*

A Paris, mercredi 30 octobre 1680.

J'ARRIVAI hier au soir, ma très-chère, par un temps charmant et parfait; si vous êtes bien sage, vous en profiterez, et vous n'attendrez point l'autre lune, de peur des pluies et des mauvais chemins. Je n'avais jamais vu ceux de Bretagne en cette maison, vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment : je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils;

(1) Marie-Blanche, sœur aînée de Pauline, était aux filles de Sainte-Marie à Aix, où dans la suite elle entra en religion.

nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel; plus de fièvre, plus de douleurs, assez de force; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter; c'est à quoi nous allons travailler. Je trouvai ici le chevalier à mon arrivée; nous causâmes fort; il me dit des choses particulières et très-agréables; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il point osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit dans cette maison : je voudrais qu'il pût y demeurer : du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire: cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous me priez de vous recevoir avec une joie sincère; vraiment, ma fille, je voudrais bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le chevalier et moi, votre appartement; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de madame de La Ville-Dieu : cela s'était brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmènera Pauline : nous aimerions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous; eh, bon Dieu, que nous en serions aises! M. de La Garde me mande que Pauline avait suivi

mon conseil de l'année passée, qu'elle avait cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grâce et d'un air à charmer : je ne verrai jamais tout cela, vous m'en consolerez; mais en vérité, il ne faut pas moins que vous. Je comprends votre colère de n'avoir pas dit adieu à M. l'archevêque : hélas! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge (1)! Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies; il fallait que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité : ah! c'est trop de monde à la fois : pour moi, je n'y pourrais pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité, je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix, ni dans votre auberge : l'état de mon âme est délicieux de voir votre retour aussi sûr qu'il peut l'être. Je serais trop aise si la situation de ce pauvre garçon ne troublait ma tranquillité. M. le coadjuteur est parti; il a fait régler la manière dont

(1) M. l'archevêque d'Arles était alors âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

M. de Vendôme (1) traitera M. de Grignan; il faut le savoir une bonne fois; et quand on obéit au roi, on ne peut être malcontent. J'achèverai ce soir ma lettre, je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Madame de La Fayette a passé ici l'après-dînée entière; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse. Il ne m'a pas paru que madame de Schomberg ait encore pris ma place; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenait à étaler sa marchandise avec les nouvelles connaissances? Il n'y a rien de si vrai; tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré, on se pare de ses richesses, on se loue à l'envi; il y a bien plus d'amour-propre dans ces sortes d'amitiés que de confiance et de tendresse: enfin, je ne crois pas être tout-à-fait jetée au sac aux ordures. Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement;

---

(1) Il s'agissait du cérémonial entre M. de Vendôme et M. de Grignan, à l'arrivée de M. de Vendôme en Provence.

il me paraît que désormais rien n'est capable de la séparer de vous : il me semblait que je voyais ce fond, et que c'était dommage qu'il fût couvert d'épines et de brouillards.

Vous avez donc été à cette visite, et vous avez passé, sans que rien vous en ait empêchée, sur les bords des précipices ; vous m'amusez d'une prairie ; mais le chevalier m'a conté comme il se jeta un jour à votre litière, et vous en fit descendre par force, parce que vous alliez périr : pour moi, je ne puis comprendre ce plaisir, et que vous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette horreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi vous piquez-vous, ma fille, d'être plus intrépide que le chevalier ? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite avec les autres qualités plus convenables que vous avez ? La gaieté et les chansons du petit Coulanges sont d'une grande utilité dans de telles visites. Madame de Coulanges m'écrit des douceurs extrêmes, et pour vous, et pour moi. Mesdames de La Fayette donc, de Lavardin, d'Huxelles, de Bagnols, ont causé des nouvelles du monde. Mademoiselle Amelot fut mariée dimanche,

sans que personne l'ait su, avec un M. de Vaubecourt, tout battant neuf; homme de qualité, peu riche, dont la mère est de Châlons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore cet hiver de sa langueur passionnée. Adieu, mon enfant, nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici encore une occasion où l'éloignement va nous faire dire bien des choses à contre-temps. Vous me souhaitez ici, vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne; j'en ai vu l'heure et le moment; mais enfin me voilà, me voilà, ma très-chère, et je vous avoue que j'en suis ravie.

(128.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 15 janv. 1690.

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année; cependant la voilà déjà bien commencée; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et

nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs (1).

Vraiment vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me demandez de votre côté, quand vous m'attendrez à Grignan; et mes amies me prient de leur fixer dès à cette heure le temps de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je suis flattée de ces empressemens, et surtout des vôtres, qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays; c'est le temps que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très-petite partie. C'est le temps que l'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois; mais contentons-nous de chasser toute espérance de faire un pas avant

(1) Madame de Sévigné comparait les douze mois de l'année à un sac de mille francs, qui finit presque aussitôt qu'on a commencé d'y puiser.

le temps que je vous ai dit : du reste, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective, vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrais fort que monsieur Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire *; mais enfin, telle est ma disposition. Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits ; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, qui est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse ; ce sentiment est raisonnable, et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de La Garde et M. le chevalier ; c'est une

---

* Cette expression offre une métaphore si singulière qu'on est tenté de croire qu'elle a été altérée dans la copie : au surplus, elle se trouve dans toutes les meilleures éditions.

très-parfaitement bonne compagnie ; mais ils ont leurs raisons, et celle de faire ressusciter la pension d'un homme qui n'est point mort me paraît tout-à-fait importante. Vous aurez votre enfant qui tiendra joliment sa place à Grignan ; il doit y être le bien reçu par bien des raisons, et vous l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'a écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année : il me paraît désolé à Keysersloutre ; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence ; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2 ; je le croyais à Paris ; faites-l'y donc venir, et qu'après une petite apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paraît en état que si vous trouviez un bon parti, sa majesté lui accorderait aisément la survivance de votre très-belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline ne se ressemblent nullement, il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre ; pour l'humeur c'est une autre affaire. Je suis ravie que les sentimens du marquis soient à votre fantaisie : je lui souhaiterais un

peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que si elle n'aimait point à lire; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrazin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien? est-elle à portée *des petites Lettres?* ensuite il faut l'histoire; si elle n'y trouve pas son compte, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle; car nous ne savons que trop que sans devotion on les trouve charmans. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans *Montaigne*, ni dans *Charron*, ni dans les autres de cette sorte; elle est trop jeune. La vraie morale de cet âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui serait le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère; oui, justement voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question : je ne prendrai point le faux pour le vrai; je démêle ce qui est solide de ce qui n'en a que l'apparence; j'espère ne point m'y méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentimens, m'en donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront; en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde de trouver notre Corbinelli *le mystique du diable;* votre frère en pâme de rire; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable!* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne cesse d'avoir des liaisons avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'Église! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps, qui souffre la pauvreté *chrétiennement*, vous direz *philosophiquement :* qui ne discontinue point de célébrer les perfections et l'existence de Dieu; qui ne juge jamais son prochain,

qui l'excuse toujours; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie; qui enfin, malgré sa mauvaise fortune, est entièrement soumis à la volonté de Dieu! Et vous appelez cela *le mystique du diable!* Vous ne sauriez nier que ce soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord, et qui pourrait surprendre les simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de sainte Therèse, de ma grand'mère (*sainte Chantal*), et du bienheureux Jean de La Croix *.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le père

---

* C'était un prince espagnol, ami intime de sainte Thérèse, théologien spiritualiste, si sublime, qu'on a regardé comme un excès de vanité dans son traducteur, la prétention de l'avoir compris.

Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassait, à son goût, et les vieux, et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans són esprit? Despréaux ne voulut pas lui dire. Corbinelli se joint au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : « Ah! monsieur, vous l'avez lu plus « d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon « père, ne me pressez point. » Le père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon père, « vous le voulez; hé bien! morbleu, c'est « Pascal. Pascal, *dit le père tout rouge, tout « étonné*, Pascal est beau autant que le faux « peut l'être. Le faux, *reprit Despréaux*, le « faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est

« inimitable ; on vient de le traduire en trois « langues. » Le père répond : « Il n'en est pas « plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi ! mon père, direz-vous « qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans « un de ses livres, qu'*un chrétien n'est pas* « *obligé d'aimer Dieu* (1) ? Osez-vous dire que « cela est faux ? » « Monsieur, *dit le père en* « *fureur*, il faut distinguer. » « Distinguer, *dit* « *Despréaux*, distinguer, morbleu, distinguer, « distinguer si nous sommes obligés d'aimer « Dieu ! » Et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, s'en alla rejoindre la compagnie qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau

(1) C'est ici une de ces fameuses disputes que Despréaux disait avoir soutenues en plus d'un endroit au sujet de l'amour de Dieu, et peut-être la première qui lui ait fait naître l'idée de son Épître à l'abbé Renaudot, qu'il ne composa qu'en 1695. (*Voyez* l'Épître XII de Despréaux, et la dixième *Lettre Provinciale.*)

tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation; mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

On me mande que plusieurs duchesses et grandes dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper du jour des Rois: voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres nouvelles. J'ai envoyé le billet de Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces: il est fort satisfait de votre *Cour d'amour*. Je trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs; je craindrais son mépris, si elle savait combien ce jeu est au-dessus de ma portée.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je suis fort de votre avis, ma belle petite sœur, sur *le mystique du diable;* j'ai été frappé de cette façon de parler, je tournais tout autour de cette pensée, et tout ce que je disais ne me contentait point. Je vous remercie de m'avoir appris à expliquer, en si peu de mots et si

juste, ce que j'avais depuis long-temps dans l'esprit. Mais ce que j'admire le plus dans ce *mystique*, c'est que sa tranquillité dans cet état est un effet de sa dévotion : il ferait scrupule d'en sortir, parce qu'il est dans l'ordre de la Providence, et qu'il y aurait de l'impiété à un si simple mortel, de prétendre aller contre ce qu'elle a résolu : sur cela, ne croyez point qu'il aille jamais à la messe; la délicatesse de sa conscience en serait blessée. Puisque vous avez enfin permis à Pauline de lire les *Métamorphoses*, je vous conseille de n'être plus en peine au sujet des mauvais livres qu'on pourrait lui fournir. Toutes les jolies histoires ne sont-elles point de son goût? il y a mille petits ouvrages qui divertissent et qui ornent parfaitement l'esprit. Ne lirait-elle pas avec plaisir de certains endroits de l'*Histoire Romaine?* a-t-elle lu l'Histoire du Triumvirat? les Constantin, et les Théodose sont-ils épuisés? Ah, que je plaindrai son esprit vif et agissant, si vous ne lui donnez de quoi s'exercer! Comme elle a, ainsi que son oncle, la grossièreté de ne pouvoir mordre aux subtilités de la métaphysique, je l'en plains; mais ne vous attendez pas que je l'en blâme, ni que

je l'en méprise ; j'ai des raisons pour ne pas le faire. Adieu, ma très-aimable petite sœur.

(129.) *A M.* DE COULANGES.

À Grignan, le 26 juillet 1691.

JE suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois *, que je

---

* La mort de Louvois, comme peu de personnes l'ignorent, a été l'objet de beaucoup de discussions. On a prétendu qu'il avait été empoisonné. Saint-Simon l'affirme, et son récit charge le roi de ce crime. Voltaire dit avec raison que cela répugne à toutes les idées qu'on s'est faites du caractère de Louis XIV. Ceux qui l'ont senti ont dit, les uns, que c'était une vengeance du duc de Savoie, les autres, que Louvois s'était empoisonné lui-même. Cette dernière opinion mérite d'être examinée. On est d'accord qu'il était à la veille d'une disgrâce, qu'il s'attendait à un traitement rigoureux, qu'il parlait de la mort comme préférable à cette

ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont *le moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets!

---

chute, que c'était un homme violent et passionné qu'aucun scrupule ne retenait. Avec toutes ces données, un suicide n'aurait rien d'invraisemblable. Mais il paraît que ce fait ne sera jamais éclairci; et c'est un inconvénient auquel il est aisé de se résigner. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi cacha peu que cette mort venait à propos pour le tirer d'embarras; ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'en perdant cet homme qui avait fait tant de mal, on perdit beaucoup. L'épitaphe de Louvois, qui parut alors, réprésentait fort bien l'opinion publique.

Ici gît sous qui tout pliait,
Et qui de tout avait connaissance parfaite;
Louvois que personne n'aimait,
Et que tout le monde regrette.

que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah, mon Dieu! donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre * que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave; mon pauvre cousin, vous vous méprenez; j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyait dans cette grande ville; il en conclut qu'il fallait que la religion

* Seignelai était le premier.

chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanation : faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a *été* autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir ni refuser une place où la mort était attachée, et quelle mort! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez saint Augustin dans sa *Vérité de la Religion*; lisez Abbadie (1), bien différent de ce grand saint, mais très-digne de lui être comparé, quand il

---

(1) Auteur d'un livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne*. Il était protestant.

parle de la religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que quelque manége qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin.

(130.) *A M.* DE SÉVIGNÉ, *son Fils, aux Rochers.*

De Grignan, le mardi 20 sept. 1695.

Vous voilà donc à nos pauvres Rochers, mes chers enfans, et vous y trouvez une douceur et une tranquillité exempte de tous devoirs et de toute fatigue, qui fait respirer notre chère petite marquise *. Mon Dieu, que vous

(*) Femme de M. de Sévigné.

me peignez bien son état et son extrême délicatesse ? j'en suis sensiblement touchée, et j'entre si tendrement dans toutes vos pensées, que j'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux. Il faut espérer que vous n'aurez, dans toutes vos peines, que le mérite de les souffrir avec résignation et soumission; mais si Dieu en jugeait autrement, c'est alors que toutes les choses *impromises* arriveraient d'une autre façon; mais je veux croire que cette chère personne, bien conservée, durera autant que les autres; nous en avons mille exemples. Mademoiselle de La Trousse n'a-t-elle pas eu toute sorte de maux? En attendant, mon cher enfant, j'entre avec une tendresse infinie dans tous vos sentimens, mais du fond de mon cœur. Vous me faites justice quand vous me dites que vous craignez de m'attendrir en me contant l'état de votre âme; n'en doutez pas, et que je n'y sois infiniment sensible. J'espère que cette réponse vous trouvera dans un état plus tranquille et plus heureux. Vous me paraissez loin de penser à Paris pour notre marquise. Vous ne voyez que Bourbon pour le printemps. Conduisez-moi toujours dans tous vos desseins, et ne me

laissez rien ignorer de tout ce qui vous touche.

Rendez-moi compte d'une lettre du 23 d'août et du 30. Il y avait aussi un billet pour Galois, que je priais M. Branjon de payer. Répondez-moi sur cet article. Il est marié, le bon Branjon ; il m'écrit, sur ce sujet, une fort jolie lettre. Mandez-moi si ce mariage est aussi bon qu'il me le dit. C'est une parente de tout le parlement et de M. d'Arouys. Expliquez-moi cela, mon enfant. Je vous adressais aussi une lettre pour notre abbé Charryer. Il sera bien fâché de ne vous plus trouver; et M. de Toulon! vous dites fort bien sur ce bœuf, c'est à lui à le dompter, et à vous à demeurer ferme comme vous êtes. Renvoyez la lettre de l'abbé à Quimperlé.

Pour la santé de votre pauvre sœur *, elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang, elle est passée; mais elle ne s'en remet point, elle est toujours changée à n'être pas reconnaissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture; et cela vient du mauvais état de

* Madame de Grignan.

son foie, dont vous savez qu'il y a long-temps qu'elle se plaint. Ce mal est si capital que, pour moi, j'en suis dans une véritable peine. On pourrait faire quelques remèdes à ce foie; mais ils sont contraires à la perte de sang, qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais effet de cette partie affligée. Ainsi ces deux maux, dont les remèdes sont contraires, font un état qui fait beaucoup de pitié. On espère que le temps retablira ce désordre : je le souhaite, et si ce bonheur arrive, nous irons promptement à Paris. Voilà le point où nous en sommes, et qu'il faut démêler, et dont je vous instruirai très-fidèlement.

Cette langueur fait aussi qu'on ne parle point encore du retour des guerriers. Cependant je ne doute pas que l'affaire ne se fasse, elle est trop engagée; mais ce sera sans joie, et même si nous allions à Paris, on partirait deux jours après, pour éviter l'air d'une noce et les visites dont on ne veut recevoir aucune, *chat échaudé*, etc.

Pour les chagrins de M. de Saint-Amand, dont il a fait grand bruit à Paris, ils étaient fondés sur ce que ma fille ayant véritablement

prouvé, par des mémoires qu'elle nous avait fait voir à tous, qu'elle avait payé à son fils neuf mille francs, sur dix qu'elle lui a promis, et ne lui en ayant par conséquent envoyé que mille, M. de Saint-Amand a dit qu'on le trompait, qu'on voulait tout prendre sur lui, et qu'il ne donnerait plus rien du tout, ayant donné les quinze mille francs du bien de sa fille (qu'il a payés à Paris en fonds, et dont il a les terres qu'on lui a données et délaissées ici), et que c'était à M. le marquis à chercher son secours de ce côté-là. Vous jugez bien que quand *ce côté-là* a payé, cela peut jeter quelques petits chagrins ; mais cela s'est passé. M. de Saint-Amand a songé, en lui-même, qu'il ne lui serait pas bon d'être brouillé avec ma fille. Ainsi, il est venu ici, plus doux qu'un mouton, ne demandant qu'à plaire et à ramener sa fille à Paris, ce qu'il a fait, quoiqu'en bonne justice elle dût nous attendre ; mais l'avantage d'être logée, avec son mari, dans cette belle maison de M. de Saint-Amand, d'y être bien meublée, bien nourrie pour rien, a fait consentir sans balancer à la laisser aller jouir de tous ces avantages : mais ce n'a pas été

sans larmes que nous l'avons vue partir; car elle est fort aimable, et elle était si fondue en pleurs, en nous disant adieu, qu'il ne semblait pas que ce fût elle qui partît, pour aller commencer une vie agréable, au milieu de l'abondance. Elle avait pris beaucoup de goût à notre société. Elle partit le premier de ce mois avec son père.

Croyez, mon fils, qu'aucun Grignan n'a dessein de vous faire des finesses, que vous êtes aimé de tous, et que si cette bagatelle avait été une chose sérieuse, on aurait été persuadé que vous y auriez pris bien de l'intérêt, comme vous avez toujours fait.

M. de Grignan est encore à Marseille; nous l'attendons bientôt, car la mer est libre, et l'amiral Russel, qu'on ne voit plus, lui donnera la liberté de venir ici.

Je ferai chercher les deux petits écrits dont vous me parlez. Je me fie fort à votre goût. Pour ces lettres à M. de La Trape, ce sont des livres qu'on ne saurait envoyer, quoique manuscrits. Je vous les ferai lire à Paris, où j'espère toujours vous voir; car je sens mille fois plus l'amitié que j'ai pour vous, que vous ne

sentez celle que vous avez pour moi. C'est l'ordre, et je ne m'en plains pas.

Voilà une lettre de madame de Chaulnes, que je vous envoie entière, par confiance en votre sagesse. Vous vous justifierez des choses où vous savez bien ce qu'il faut répondre, et vous ne ferez point d'attention à celles qui vous pourraient fâcher. Pour moi, j'ai dit ce que j'avais à dire, mais en attendant que vous me repondissiez vous-même sur ce que je ne savais pas; et j'ai ajouté que je vous manderais ce que cette duchesse me mandait. Ecrivez-lui donc tout bonnement comme ayant su de moi ce qu'elle écrit de vous. Après tout, vous devez conserver cette liaison; ils vous aiment, et vous ont fait plaisir; il ne faut pas blesser la reconnaissance. J'ai dit que vous étiez obligé à l'intendant. Mais je vous dis à vous, mon enfant, cette amitié ne peut-elle compatir avec vos anciens commerces, et du premier-président, et du procureur-général? Faut-il rompre avec ses vieux amis, quand on veut ménager un intendant! M. de Pommereuil n'exigeait point cette conduite. J'ai dit aussi qu'il vous fallait entendre, et qu'il était impossible que

vous n'eussiez pas fait des complimens au procureur-général sur le mariage de sa fille. Enfin, mon enfant, défendez-vous, et me dites ce que vous aurez dit, afin que je vous soutienne.

Ceci est pour mon bon président : J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher président, elle est aimable comme tout ce que vous écrivez.

Je suis étonnée que Dupuis ne vous réponde point, je crains qu'il ne soit malade.

Vous voilà trop heureux d'avoir mon fils et notre marquise. Gouvernez-la bien; divertissez-la; amusez-la; enfin, mettez-la dans du coton, et nous conservez cette chère et précieuse personne. Ayez soin de me faire savoir de ses nouvelles; j'y prends un sensible intérêt.

Mon fils me fait les complimens de Pilois * et des ouvriers qui ont fini le labyrinthe. Je les reçois, et je les aime, et les remercie. Je leur donnerais de quoi boire, si j'étais là.

Ma fille, et votre idole, vous aiment fort; mais moi par-dessus tout. Adieu, mon bon

---

* Jardinier des Rochers.

président; mon fils vous fera part de ma lettre. J'embrasse votre tourterelle.

N. B. Au dos de cette lettre, de onze pages, sont écrits ces mots, de la main du marquis de Sévigné: *De ma mère, le 20 septembre* 1695.

(131.) *A M.* de Coulanges *.

A Grignan, le 29 mars 1696.

Toutes choses cessantes, je pleure et je jette les hauts cris de la mort de Blanchefort, cet aimable garçon, tout parfait, qu'on donnait pour exemple à tous nos jeunes gens. Une réputation toute faite, une valeur reconnue et digne de son nom, une humeur admirable pour lui (car la mauvaise humeur tourmente), bonne pour ses amis, bonne pour sa famille,

* Madame de Sévigné étant morte dans les premiers jours d'avril, il est probable que cette lettre est la dernière qu'elle ait pu écrire. Nous regardons comme une bonne fortune de l'avoir recouvrée.

sensible à la tendresse de madame sa mère, de madame sa grand'mère, les aimant, les honorant, connaissant leur mérite, prenant plaisir à leur faire sentir sa reconnaissance, et à les payer par-là de l'excès de leur amitié : un bon sens avec une jolie figure ; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens qui semblent avoir le diable au corps : et cet aimable garçon disparaît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air ! Mon cher cousin, où peut-on trouver des paroles pour dire ce que l'on pense de la douleur de ces deux mères, et pour leur faire entendre ce que nous pensons ici ? Nous ne songeons pas à leur écrire ; mais si dans quelque occasion vous trouvez le moment, de ma fille et de moi, et messieurs de Grignan, voilà nos sentimens sur cette perte irréparable. Madame de Vins a tout perdu, je l'avoue * ; mais quand le cœur a choisi entre deux fils, on n'en voit plus qu'un. Je ne saurais parler d'autre chose. Je fais la ré-

* Madame de Vins avait perdu son fils unique.

vérence à la sainte et modeste sépulture de madame de Guise, dont le renoncement à celle des rois, ses aïeux, mérite une couronne éternelle. Je trouve M. de Saint-Géran trop heureux, et vous aussi, d'avoir à consoler madame sa femme : dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. Et pour madame de Miramion, cette mère de l'Église, ce sera une perte publique. Adieu, mon cher cousin, je ne saurais changer de ton. Vous avez fait votre jubilé. Le charmant voyage de Saint-Martin a suivi de près le sac et la tendre dont vous me parliez. Les délices dont M. et madame de Marsan jouissent présentement, méritent bien que vous les voyiez quelquefois, et que vous les mettiez dans votre hotte ; et moi je mérite d'être dans celle où vous mettez ceux qui vous aiment ; mais je crains que vous n'ayez point de hotte pour ces derniers.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRES

DE

MME DE GRIGNAN.

LETTRES

DE

MADAME DE GRIGNAN.

(1.) *Madame* DE GRIGNAN *au président* DE MOULCEAU

Le 15 juin 1684 *.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avais un procès, que l'on y poursuivait vivement M. de Grignan, et que les commissaires étaient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, monsieur, et puis j'ai su que vous étiez un des plus importans : c'est donc *à* vous à qui j'ai donné tant

* Cette lettre est datée de 1688, dans toutes les éditions précédentes et du 23 juin. Ces deux dates sont évidemment fausses. La nomination de madame d'Arpajon à la place de dame d'honneur suffirait pour le prouver. La perte

de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges *à qui* j'ai l'obligation d'avoir appris que ce commissaire odieux, et ce M. de Moulceau tant estimé, n'étaient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnaît Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra; vous jugez bien, monsieur, qu'en qualité de commissaire, je ne vous citerai que des lois. Il y en a une bien établie dans le monde, et surtout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre : voilà, monsieur, en quoi consiste la grâce que j'ai à vous

---

du procès de Bussy indique la date positive du 13 ou du 14 juin 1684. On pourrait faire des remarques semblables sur presque toutes les lettres à M. de Moulceau. La chronologie en était toute bouleversée. Il est étonnant que M. de La Harpe, qui en fut le premier éditeur, n'eût pas cherché à la rétablir.

demander. Aujourd'hui les gens de M. le prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans; nous vous demandons, monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête; dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le prince de Conti; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connaissant comme je vous connais pour le plus juste, le plus éclairé juge, le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de commissaire, et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous

corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais; il me semble pourtant que vous devez m'entendre quelquefois par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de temps en temps de vous honorer infiniment.

La comtesse de Grignan.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Ma fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du temps; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce commissaire où il nous renvoyait, était ce cher ami que nous aimions et que nous estimions si parfaitement. Madame la duchesse d'Arpajon est nommée dame d'honneur. C'est madame de Maintenon qui a rempli cette place, cette place qu'elle avait refusée. Le roi a dit que madame de Rochefort était trop jeune, et a dit à madame

la dauphine que madame d'Arpajon avait une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle était douce, complaisante, sûre, qu'il ne connaissait pas par lui-même toutes ses bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fiait autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois voulait faire tomber à mademoiselle de La Motte, et M. de Créqui et la voix publique à la duchesse de Créqui. Voilà qui est fait, et c'est l'ouvrage de madame de Maintenon, qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de madame d'Arpajon pour elle, du temps qu'elle était madame Scarron.

La jeune duchesse de Vantadour est dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en a parlé comme s'il était honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout

du long. Sa fille, obligée à reconnaître le mari et l'enfant, est condamnée à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre *ami* en vogue. Bussy bondit dans les rues, sa fille est forcenée dans son lit. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. *Amen.*

La marquise de Sévigné.

(2.) *Au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 10 août 1685.

C'EST en effet me témoigner une très-grande reconnaissance, monsieur, et fort au-dessus de ce que je mérite à l'égard de madame votre fille, de m'envoyer un ouvrage aussi beau que celui de votre généalogie. Je savais en gros votre bonne maison; mais j'aime à connaître en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez supprimé votre éloge *, de

---

* Comme madame de Sévigné a remarqué ailleurs, en écrivant à sa fille, qu'il se louait beaucoup trop, on ne peut guère prendre ceci que pour une sorte d'ironie bien voilée.

pour d'effacer Mayeul et sa postérité. Cette honnêteté que vous avez eue pour eux serait louable, si nous n'y perdions trop. Je suis fort contente de l'épître dédicatoire et du portrait de ma mère : je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je souhaiterais d'être telle que vous me représentez; mais je ne veux rien désirer, puisque vous m'avez fait grâce, et que, par un effet de votre amitié, je tiens une si jolie place parmi les gens que vous immortalisez. C'est cela, monsieur, qui s'appelle une obligation : aussi en serez-vous remercié par ma mère. C'est tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre pour vous marquer à quel point j'y suis sensible.

(3.) *Au même.*

A Paris, ce 26 août 1688.

Vous me mandez qui sont les gens contre qui je plaidais, monsieur? Je suis si lasse d'entendre nommer mes ennemis que je ne puis me résoudre à vous dire leurs noms; je veux même l'oublier, et mon procès aussi. Il est vrai que je

me suis acquis bien de l'estime parmi les procureurs, mais je ne puis atteindre jusqu'à madame de Montataire : elle demande et obtient, et je ne fais que me défendre. Cette différence dans le succès en met dans notre bonheur. Vraiment, monsieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, et non pas pour le procès; c'est, Dieu merci, tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injustice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procédure à merveille. Mais, monsieur, dans le temps que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans; on dit que c'est le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre; et c'est ce qui m'oblige de souhaiter qu'il fût plus vieux pour soutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas exposé. Mais c'est un mal à quoi il n'y a point de remède. Au milieu du trouble comme du repos, je suis très-sensible à toutes les marques de votre estime et de votre amitié, je vous en demande la continuation, et je vous assure que je vous honore et je vous aime fort.

(4.) *Au même* *.

A Aix, ce 4 janvier 1689.

J'aurais été pour le moins aussi aise de voir votre nom, monsieur, sur la liste des chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de M. de Grignan, et je n'aurais pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des siennes. Je vous assure, monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien lieutenant-général d'armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorés de cette charge. Je dois sentir cette peine par reconnaissance de la joie que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurais pas besoin d'y être poussée par-là ; il me suffit de l'intérêt que je

* C'est la réponse à une lettre par laquelle il lui fait compliment de la grâce qu'a obtenue son mari. Elle n'est pas très-intéressante, mais on en a si peu de cette dame, que nous nous serions reproché de la supprimer.

prends à vous et à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversités aux ordres de la Providence, et de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre philosophie et de votre christianisme, me paraissent de si véritables biens et si dignes d'estime, que je ne sais pas si ce ne serait point une matière plus raisonnable de vous faire des complimens, que toutes les grâces passagères que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer et de vous admirer, et je n'appuierai mes complimens que sur les grâces que le roi a faites à messieurs vos enfans. Je vous en aurais parlé plus tôt si je l'avais su; mais je suis au bout du monde, et la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderais pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive, puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais.

(5.) *A M.* DE COULANGES.

A Grignan, le 17 déc. 1690.

Oui, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur; moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher du bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises, et d'être auprès de son enfant *tout comme Niquée voyant son amant*. Vous avez donc donné votre approbation à son voyage, mon cher cousin, je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le duc de Chaulnes m'en apprend la certitude; les mains vides sont sans appas; et je voudrais bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre, vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'ap-

porter un chien à Pauline, nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables; et de la secte (1) dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étaient montées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présens pour gagner le cœur de votre future épouse; il vous est très-fidèle, et rien ne vous empêchera de finir la noce que l'absence du père, qui médite un prompt départ, et qui serait parti, il y a six semaines, sans une maladie assez considérable; mais, mon cher cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes, que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étaient? J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de madame de Coulanges : vous m'en consolez, en me faisant envisager qu'elle pourrait vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses; mais après

---

(1) Madame de Grignan était cartésienne.

tout, ni M. le cardinal de Bouillon, ni messieurs de Vendôme, ne sont d'un grand secours dans cette grande maison, plus faite pour leurs équipages que pour eux; il faut donc chercher sa consolation dans le peu de temps que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans (1), vous retournerez à Rome; vous serez encore bien jeune en ce temps-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le duc de Nevers; elles sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi, vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage! Je vous admire d'avoir osé attaquer le caprice du mari, et la délicatesse de la femme; je savais bien qu'elle était adorable; mais je vous avoue que je ne croyais pas que ce fût pour vous, ni que les louanges que vous lui donnez, lui convinssent. Il ne vous fallait pas une moins délicieuse société, pour vous tenir

(1) Madame de Coulanges avait fait un bail de 35 ans.

lieu de tout ce que vous avez perdu, en perdant M. le prince de Turenne et M. le cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris qu'à Rome : son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de Seignelai ? Il y a de telles réflexions à faire sur cette tragique destinée; son cabinet, mon cher cousin, est encore plus dérangé que le vôtre. Que madame de Seignelai est à plaindre ! et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'était attachée, et dont elle n'avait pas imaginé d'être jamais séparée ! aussi n'est-elle pas consolable, à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas, du moins par une lettre, tout ce que vous avez pensé sur cette mort; le public en dit assez. Je vous fais mes complimens sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu (*le comte de Sanzei*) est capitaine de dragons; j'y prends un véritable intérêt; c'est un chemin pour être colonel; et quand il sera parvenu à ce degré, il sera plus à son aise. Adieu, mon cher cousin, jusques au revoir. J'échauffe mes chambres, autant que je puis; mais en sortant de Rome, tout vous paraîtra à la glace jusques à nos conversations, pour peu

que vous en ayez eu avec M. et madame de Nevers. Je suis toute à vous, et vous embrasse. Tout ce qui est ici, vous dit, *Ora pro nobis* (1). Ma mère vous écrit.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille, elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'ayez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériterait que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours; j'écrivis aussi à notre gouverneur : je lui soutins qu'il était cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur madame de

---

(1) Allusion à ce que M. de Coulanges appelait ses *litanies*; c'était l'énumération qu'il faisait dans ses lettres de toutes les personnes qui étaient à Grignan.

Chaulnes, en sorte que je n'avais pu y résister. Je vous disais aussi combien je hais ce temple égaré, séparé, mal placé, la déesse aura beau chanter, *Venez tous dans mon temple*; je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier me rend si injuste, que j'en hais la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printemps, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerais quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (1), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le cardinal de Bouillon et l'abbé de Polignac avaient écrit; je la regrette fort; j'y aurais fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit capitaine, il ira son chemin, je le souhaite, et que vous

---

(1) C'est-à-dire, dans le lieu où elle avait dessein de se faire enterrer, si elle mourait à Paris.

m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de madame de Nevers, rien n'est meilleur, chacun en son espèce.

Apostille de madame DE GRIGNAN.

VOUS n'avez qu'à vous imaginer, mon très-cher, que je vous dis les mêmes choses que ma mère, et vous trouverez que j'écris fort bien, et que le surplus ne serait pas fort délicieux, après qu'elle a traité si légèrement et si vivement tous les chapitres. Il faut pourtant que je vous dise deux mots sur le sujet de ma princesse. Quoi! ce n'est plus ce même joli visage, dont j'ai gardé si précieusement le portrait! c'est dommage, en vérité, qu'il ait disparu. Voilà le beau chef-d'œuvre des Espagnols, de martyriser les gens, en sorte qu'ils ne sont plus connaissables. Je mets la contrainte, dans laquelle vous me mandez que vit cette pauvre femme à Rome, au rang des cruautés de l'inquisition Elle m'a priée, en m'écrivant par vous, de lui faire réponse à Bruxelles : ce com-

merce est à peu près comme celui qu'on aurait à Québec ; mais quoiqu'il ne soit pas fort prompt, je vous assure qu'il est fort tendre de ma part, et que je ne saurais m'empêcher d'entrer vivement dans les peines de cette aimable personne ; mais j'ai interrompu ma mère.

Apostille de madame DE GRIGNAN.

TOUS vos enfans sont charmans ; ceux que l'on voit l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le comte de Nicei, dont vous me paraissez faire votre Benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfans que vous nous envoyez, et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages, à la folie de mettre en œuvre, *le voyez-vous? non : ni moi non plus.* Comme l'original de ce conte est provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste

de notre *Rocher*; les épithètes dont vous l'honorez (1) sont des monumens éternels à la gloire des *Adhémars*; si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne saurait être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avait l'espérance de vous y revoir, il n'y aurait plus rien à désirer.

(6.) *Au président* DE MOULCEAU.

Le 18 avril 1696.

VOTRE politesse ne doit point craindre, monsieur, de renouveler ma douleur *, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter ni

(1) Le royal château.

* Madame de Sévigné venait de mourir dans les premiers jours d'avril, à ce qu'il paraît.

le diminuer. Je suis très-persuadée, monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes, la bonté de votre cœur m'en répond; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets: et moi, monsieur, que ne perdai-je point, quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolations ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai pas la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étais bien loin d'y être préparée: la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de

maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

(7.) *A madame* DE SIMIANE, *sa fille.*

Paris, le 5 janvier 1697.

J'AI eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris; la raison en est sensible, je ne songeais, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humain; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans

quelque incommodité, et il faisait un froid excessif ; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de don Bertrand à la porte de la princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la princesse (1)? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge (2) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle fille a fort réussi, vous connaissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté ; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien

(1) Marie-Adélaïde, princesse de Savoie, qui était partie de Turin le 7 octobre 1696 pour venir épouser M. le duc de Bourgogne. La cérémonie du mariage ne se fit que le 7 décembre suivant.

(2) Cette princesse n'avait alors que onze ans et quelques jours.

que je vous disse comme j'ai trouvé madame la duchesse (1); j'y consens volontiers; mais il vous en coûtera d'apprendre comme est redevenue ma princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu; un esprit fin, amusant, badin, au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour : elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer, et mangea un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même temps; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeûné et une charmante coiffure : elle est d'ailleurs toute comme elle était : voilà la vôtre; voici la mienne (2). Sa chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, ac-

(1) Louise-Françoise de Bourbon, femme de Louis, duc de Bourbon.

(2) Marie-Anne de Bourbon, veuve depuis le 9 novembre 1685, de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

compagnée des grâces qu'une divinité pourrait avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection; les remèdes l'ont rafraîchie et engraissée; avec ces deux avantages survenus à tous ceux qu'on lui connaît, vous m'avouerez que la princesse de votre mère pourrait bien être celle de tout le monde. La duchesse de Lude (1), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie, elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mademoiselle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (2)? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissi; madame de Ba-

(1) La duchesse de Lude avait été nommée dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne.

(2) Claude de Longueil, marquis de Poissi, president à mortier au parlement de Paris, n'épousa point mademoiselle de Bagnols : il se

gnols aimerait mieux M. de Villars (1); M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous madame de Pracontal; on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les dames de Montélimar ce qui conviendrait si fort ailleurs; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille, je vous embrasse.

---

maria le 27 février 1698 avec Charlotte-Roque de Varangéville. Mademoiselle de Bagnols épousa le comte de Trillières en 1703.

(1) Louis-Hector, marquis, puis duc de Villars, pair et maréchal de France.

(8.) *A madame* DE COULANGES.

A Marseille, le 5 fév. 1703.

N'AVEZ-VOUS pas été bien fâchée, madame, du malheur de ce pauvre chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de madame de Sanzei et de ses enfans. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes complimens sur cette funeste aventure. J'espérais voir ici le comte de Sanzei, il a mandé qu'il ne pouvait se résoudre à venir à Marseille, où il verrait le tombeau de son frère; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avait donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2), qui ne lui

(1) Le chevalier de Sanzei, capitaine de frégate, périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il était à Gap, en Dauphiné, où il était

donnent aucune idée de tempête ni de naufrage ; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plus tôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du roi d'Espagne (1) que le portrait du roi de France ; les grâces que S. M. catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger, et de le défrayer dans son séjour à Marseille ; ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons ; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusques à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne saurait faire une figure plus

---

occupé à faire un bon régiment d'un assez mauvais, qui lui avait été donné.

(1) Le bruit avait couru que le roi d'Espagne avait donné à madame de Grignan son portrait enrichi de diamans.

agréable auprès du roi catholique que celle qu'il y faisait. Sa vivacité et son bon esprit le rendaient maître de tout auprès de S. M., et sa politesse et son attention à faire plaisir, le rendaient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paraît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyais que nous le verrions du nombre des maréchaux (1). Comment gouvernez-vous le maréchal de Villars ? Vous n'auriez pas mal marié madame votre nièce (2), si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du comte de Tillières; on pouvait même en faire l'horoscope sans témérité; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai

---

(1) Le roi fit une promotion de dix maréchaux de France le 14 janvier 1703, et le comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704, et lorsqu'il fut choisi pour aller commander l'armée de France en Souabe, sous les ordres de l'électeur de Bavière.

(2) Mademoiselle du Gué-Bagnols, comtesse de Tillières.

guère madame de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg; la voilà bien malade d'être la reine de tant de guerriers; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que madame de Villars la mère avait eu une nouvelle attaque; c'est celle-là qui me fait pitié; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer Ormesson; il en fait ses délices, comme le chevalier de Grignan de Mazargues (1), où il est avec des ouvriers, qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, madame, une chambre dans cette *bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différens amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue; et de l'autre, resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique; c'est assurément

---

(1) Jolie terre aux environs de Marseille, échue par une fille de la maison d'Ornano dans celle de Grignan.

une jolie solitude. Je ne sais si M. le chevalier se résoudra de la quitter pour Paris, et vous comprenez bien, madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage : il s'est fait bâtir dans un couvent de carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop long-temps; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans; on ne connaît point les maladies; le bon air, les bonnes eaux font régner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits, et les vieux, comme les jeunes, ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans Télémaque, c'est celui de Mazargues; ils sont laborieux à l'excès, le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire, qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état: tous les hommes sont habillés en matelots, et

les femmes en paysannes; la gaieté suit nécessairement la santé et l'abondance; de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne saurait faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends grâces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que madame de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusques à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le temps. Chambon (1) est charmé de vos bontés, et très-reconnaissant; vous lui avez obtenu un peu de liberté; il m'a écrit une lettre pleine de sentimens, que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il

---

(1) Médecin célèbre, natif de Grignan.

n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paraît. Je suis toute à vous, madame, et vous honore infiniment.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE GRIGNAN.

LETTRES

CHOISIES

DE MME. DE SIMIANE.

LETTRES

CHOISIES

DE MADAME DE SIMIANE.

I.

A Aix, le 30 avril 1731.

EST-IL possible, monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avais pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, monsieur, une lettre

Côme, et de la sienne pour vous; je vous en félicite, monsieur.

III.

Du 16 mars 1732.

J'ai reçu, monsieur, tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous allons exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre, faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles, que tant de délicatesse dans les ornemens n'en requièrent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris, sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu! qu'un petit gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommerie! rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent

dans l'innocence; il est sans passion et sans ennui, il n'a soin que de ses guêtres, elles font tout son équipage; quand elles se coupent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que, malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

IV.

Du 25 juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de conseiller d'honneur dans le parlement. Je vous en fais mon compliment, monsieur

C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous était due de droit, et que cet événement est des plus simples; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, monsieur; vous avez des entrailles; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, monsieur; il n'était pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de La Garde : c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulagerait dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en

larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'abbé de Suse, aumonier du roi. Je vous conjure, monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera: dites-lui que vous lui accordez votre protection; et puis dans la suite nous verrons s'il y aurait quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bon-homme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'[illegible] demandait mon bien, je crois que je le lui donnerais, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien; prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, monsieur; je vous dirai les raisons; elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le chevalier de Castellane, d'accord avec mon traître de valet de chambre, après m'avoir empêché d'entrer dans

ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettait au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées; enfin, affaire de fées; voyez si cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, monsieur : j'ai un extrême désir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

V.

Du 28 juillet 1732.

Monsieur l'intendant revient donc de son Rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable intendant, qu'il y a long-temps que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Be-

lombre, et que les draps soint déjà dans son lit? Ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

VI.

Du 30 novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre S...., monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il était malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son père n'est point trop mal; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étaient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirai-je de plus, sinon que nous l'aimons tendrement, et que nous le regrettons au delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant, que de penser que vous le connaîtrez bien, et que vous l'ai-

merez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle. L'âge ne fait rien à l'affaire; ses bonnes qualités ont soixante ans; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachemens sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, il y a long-temps. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations: tout m'a secouée; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, monsieur; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts; mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde, que tout cela ne vous rebute point; gardez-moi pour les momens où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra; ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi, quand vous voudrez être à vous? J'avais dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyais presque jamais, parce que j'étais toujours comme les gens ivres: mais dès que mon ivresse passait un peu, ou qu'il m'ar-

rivait quelque encombre, je courais à elle : elle en badinait, et me savait très-bon gré de mes retours, dont elle connaissait tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison ; à Dieu ne plaise, je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

VI.

Du 12 juin 1733.

C'est un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, monsieur : il me semble que j'y suis ; gens affairés de riens ; gens parlant beaucoup et ne disant rien ; gens affectueux qui ne sentent rien ; gens écoutans qui n'entendent rien ; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer ; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commencer avec gens simples, rustres, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. Ma lettre,

monsieur, est donc allée tout de suite à R....
J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles.
Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue.... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter; c'était déjà une grande avance d'être présentés par vous : mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité; peut-être aussi que M. P... finira tout: c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre. Il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrais quelque confiscation de la part des acquéreurs : ce qui n'avancerait pas les affaires de cette tante, et gâterait fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le marquis D.... a passé ici; il y arriva à huit heures du matin; il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui; car vous êtes un bon ami, monsieur, sans faire semblant de rien, *vous ai destapat*; entendez-vous ces paroles? Vous ne me dites rien de mademoiselle votre sœur; je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le temps de Belombre, qui m'occuperait bien agréablement, s'il ne m'y manquait rien. Mais hélas!... hélas!... Adieu, monsieur, regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

VIII.

Du 17 juin 1733.

Monsieur le chevalier de C.... me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudrait un chevalier de C.... pour vous porter ma réponse : mais comme la vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignais, et auxquels je donnais des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet tout naturel. Avec cette certitude, je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli, et l'oubli lui-même ; n'est-il pas bien dû aux pauvres absens ? il y a long-temps que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on ? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'es-

prit pour fournir à une conversation forcée; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles? hélas! la ville d'Aix n'en fournit point; la mission est finie, la comédie lui succède demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B.... a la fièvre double-tierce, et mademoiselle de.... épouse M. de N.... c'est comme si le P. G.... épousait mademoiselle de C.... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission : car vous croyez peut-être, monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi; ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate terre, qui me sert de bibliothèque; elle a trois pans et demi de hauteur : je voudrais une jolie serrure et une jolie clef anglaise ou façon d'Angleterre; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie; vous vous en souvien-

drez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, monsieur ! cela ne se peut décrire.

IX.

Du 17 juillet 1733.

Je voudrais, monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de saint Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverais tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence ; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étaient des fictions, et que pour nous cela est

très-vrai. Je voudrais bien que ce chevalier, avec sa physique, me vint dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent rien. Comme il lui plaira; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur malaise. Mais, monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre G....., assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tout le pays. M. de......, qui prend des eaux à..... en est désespéré. Pour moi, je n'en reviens point, je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde: j'ai quelque peine de temps en temps d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être; mais je pense tout d'un coup que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de septembre ramènera les

voisins, et alors je serai moins inquiète de mes chevaliers et de D...., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L.... y est furieusement invité, et ne saurait résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, monsieur? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Hé bien, monsieur, tout est-il fait? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde, vous, oui vous, monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même Poupone.

X.

Du 25 février 1734.

Je vondrais bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnaissance, monsieur, qui convînt, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard; vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par son zèle à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénètrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela, Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disait en pareil cas, que quand on était obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avait que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, monsieur.*

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point; elle se conduit très-bien,

elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairait à son âge. Soyez content, monsieur, et jugez bien d'une petite âme, dont les fonctions sont raisonnables; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paraît pas alors qu'elle désire d'être mieux; l'esprit de couvent s'efface, le sien paraît : elle en a; et pourquoi n'en aurait-elle pas? le monde, la bonne compagnie perfectionnent tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille : et je dirais trop, si elle avait quelque chose sujette à correction; car on ne l'apercevrait pas, et ce serait alors un malheur. En tout, c'est une fort jolie femme, et le temps manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déjà bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris, monsieur, cela est-il vrai! Quoi! Belombre serait encore abandonné cette année!

quelle inhumanité ! Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, monsieur : aimez-moi toujours, vous le devez un peu, c'est moi qui vous en réponds.

XI.

Du 11 juin 1734.

Je vous félicite, monsieur, je vous félicite, mesdames ; convenez que vous êtes bien heureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincèrement votre joie. La pauvre madame d'O..... était mourante, elle est enchantée. Mais quel combat ! quelle espèce de victoire ! aurait-on le courage de chanter un *Te Deum ?* il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : Il est mort, voilà la réponse. Je suis en peine du petit....

donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles; et ce pauvre C.... ô mon Dieu, et tant d'autres, et M. de M.... voilà qui est effroyable! Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant par-devers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés. Nous sommes tout héroïques, et nous ne nous soumettons pas aux faiblesses humaines. Adieu, monsieur, adieu mesdames; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé: je vous fais à tous ma très-humble révérence; j'ai bien envie d'être à Belombre.

XII.

Du 25 septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, monsieur : j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le temps de dissipation, de tumulte, d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité, et à qui

appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces, et de l'amitié pure et sincère. Je suis persuadée que vous pensez tout de même; et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, monsieur. N'appelez point cela mes bontés, je vous en prie, vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les complimens : langage que le cœur n'entend point. Vous connaissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée sans être étonnée, des dernières folies du pauvre C... je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périrait. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, monsieur; il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B.... ou

si vous y allez tout seul. On disait que notre courrier était arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, monsieur, par un garde qui va à B.... Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, monsieur, qu'il y ait quelque heure de jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte?

XIII.

Du jeudi gras, 7 fév. 1735.

Monsieur l'intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché: or, écoutez donc,

s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. me désespère; il n'y a que vous, monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts, et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtimens pour le Belombre, bâtimens si absolument nécessaires *à ma vie*, *à ma vie*, remarquez bien *à ma vie*, que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de madame la première-présidente; et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et

M. le premier-président aussi; pour lui, je vous assure que madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'A... arriva à midi avec le déluge; il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir; mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, monsieur.

XIV.

Du 28 avril 1735.

Vous m'accablez, monsieur, vous n'avez point de charité, et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étais fait de vous aller voir; d'être chez vous en toute liberté; de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche jaune; de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire, et de qui j'aime à tout

écouter? Hélas! monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle plus de mes lilas, ils n'étaient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles, il faut d'un courrier à l'autre, être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs, le sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée : un accès de goutte et de rhumatisme; il n'y a point de moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis; je suis flanelle de la tête aux pieds, les doigts en souffrance. Enfin, c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher; c'est quelque chose; il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adorait; il a sept petits enfans; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection; il en a besoin plus que jamais; il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entière confiance; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez, monsieur, qu'il y a bien loin de M. de Marseille à M. de Saint-Papoul, et que ce serait un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent, la Vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, monsieur, ce que nous en connaissons et ce que nous pouvons en avoir en nous, aux sentimens tendres et fidèles que je vous ai voués. Le chevalier, Pouponne, madame de Venbe, vous disent des choses infinies.

XV.

Du 3 juin 1735.

Comment vous portez-vous, monsieur?

Comment croyez-vous vous porter?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé, monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent de jeter un coup d'œil de votre cabinet

sur Belombre, oserai-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon, qui ne vous plaît pas, dont je suis moult attristée? Le voici; puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles; d'ailleurs, je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arrière-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Peare de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvait être faite avant mon arrivée à Bélombre, c'est-à-dire, avant le commencement de juillet, cela me serait bien agréable, si vous vous en mêlez, monsieur. Oui, sans doute, sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope? avez-vous lu Hyacinthe? avez-vous la clef des portraits du marquis de

C....? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans? Nous voyons tout cela ici, et un chevalier de L.... arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici ce billet pour M. P.... Ne m'aimez-vous pas toujours un peu?

XVI.

Du 15 janvier 1736.

Voici, monsieur, une grande affaire, mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut, s'il vous plaît, ne me point éconduire : écoutez-bien.

Voici une lettre de l'abbé P.... qui est bien jolie; elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu, cela est trop fort pour moi : j'avais chargé le marquis de... de ce service, et de me faire une jolie épître, il ne laisse pas de versifier assez bien; mais soit paresse, soit que mon style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les Muses à son badinage,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A.... où j'ai annoncé une réponse, et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse? Ce sera M. d H...., oui, lui-même. Il connaît les acteurs, il sait l'aventure du pont S. G...., contée par M. de R...., de belles bastinades qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui et L. B.... qui se redressait, qui se campait sur sa canne, qui rajustait sa perruque.

L'aventure de D.... est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernègue, on lui offrit du gras aussi-bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa; et alors la maîtresse du logis en colère, leur dit : Messieurs, vous faites bien des façons; il y a là-haut un père capucin qui n'en fait pas tant, et qui mange, à lui tout seul, une bonne perdrix et une bécasse. Or, ledit révérend avait la face large comme la lune, et vous le connaissez bien.

Pour Poupone, cela s'entend; le baron, le chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas ; souhaiter une bonne année dans son goût à cet abbé, de la part de tous les nommés, et surtout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage ; et celui qui a mis l'Euvonne dans un seau, est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt ; et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas *non*, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, monsieur ; ne craignez point les négligences : c'est moi qui parle, et vous savez nos priviléges.

Renvoyez-moi la lettre de l'abbé, je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

XVII.

Du 25 janvier 1736.

O monsieur ! quel présent ! le beau présent ! le magnifique présent ! le rare présent ! Dieu vous le rende. Je ne m'attendais pas ni à la

promptitude, ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en tout sens le cas que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M.... de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu, il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon cousin le soit, puisqu'il le désire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

XVIII.

Du premier mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, monsieur; je les confie à un M...., qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, monsieur, pour une commission; certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudrait : ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas sentir de froid. Je ne veux donc rien au-dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, etc., vous m'entendez. Elles sont deux ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière,

si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pareille commission; mais Le Tasse dit de Renaud : *Alte non teme, humili non sdegna.*

Je m'enfuis, je ne saurais soutenir ma confusion.

XIX.

Du 8 juillet 1736.

Je crois, monsieur, que si vous pensez à moi parfois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu! quelle aventure! ce sont des occasions où il faudrait être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce dans l'avenir, on rencontre ses amis partout, et M.... à chaque pas; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus

où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui; mais enfin, j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi, il m'était important de vous voir dans Marseille même, je ne vois plus qu'un étang.

Cependant, monsieur, j'ai une grâce à vous demander ; c'est une réitération, vous me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grâce dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyais pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours, monsieur. Je dîne demain avec M. et madame de...., j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

XX.

Du 26 août 1736.

Il est vrai, monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous : il est vrai que j'y aurais été dans la grande perfection; il est vrai que je n'y ai point été : voici mes raisons. Premièrement, vous n'y étiez point; je n'en devrais pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence, ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serais trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeaient quelque petite société les soirs. Eh! le moyen de fermer votre porte? eh! le moyen de l'ouvrir? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée; bref, j'ai trouvé chez madame de Gessant tout ce qui m'était nécessaire. Je vous en ai, monsieur, les mêmes obligations; vos

reproches sont très-aimables. Mademoiselle.... m'en a fait aussi. Enfin, je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvès à Belombre; j'y serai au moins autant que lui, et plus, si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien; il faut, en un mot, me traiter en enfant; cela est pitoyable; ma première enfance était bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et Chloé, c'est-à-dire, F.... et V.... Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque temps pour tout le reste.

XXI.

Du 5 septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à notre ami le lait; c'est votre faible; c'est votre fort; c'est votre endroit sensible; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop si vous en devez sortir. Voilà mon avis. Je suis à Belombre, monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre; j'y suis avec notre cher D'...., nous parlons beaucoup de vous : à cela on répond, je suis en bonnes mains : cela est vrai; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seraient plus si bonnes, ni amies, si elles ne semaient que des fleurs. Ce

qui doit vous faire plaisir, c'est que vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine : moyennant quoi nous vous aimons, et nous vous estimons beaucoup, et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami D'..: J'ai tout plein de mérite et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en fa tion chez vous, monsieur : lui et son fils donneront quelque coup d'œil au jardin de Belombre; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boite remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque deux vis et les écussons; mais nous tâcherons d'imiter messieurs les Anglais.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à

M. Vital. On lui a saisi à la douane de Lyon, et les siens, et les miens, par des ordres, tout frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane, il n'a pas eu le temps d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P...., et je n'ai qu'une chose à craindre : c'est qu'il ne soit pas à Lyon ; en ce cas, j'aurai recours à vous, monsieur. Ces petits livres sont rares, chers et précieux, et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc encore rien de votre destinée, monsieur ? mais, mon Dieu ! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions ! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une âme munie de principes si justes et si vrais ! Quand irez-vous à votre charmante maison, ou pour mieux dire, château ? Je le désire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent. mais surtout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables ; et je vous laisse avec ce petit trait de morale,

monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.

LETTRES

CHOISIES

DE MME DE MAINTENON.

monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.

LETTRES

CHOISIES

DE MME DE MAINTENON.

LETTRES
CHOISIES
DE MADAME DE MAINTENON.

(1.) *A mademoiselle* DE LENCLOS.

Le 8 mars 1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis je ne saurais me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place-Royale on me blâme ; à Saint-Germain on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron (1)? O Dieu! quelle différence!

(1) Madame de Maintenon portait encore le nom de Scarron, et venait de refuser un mariage, par répugnance de s'unir à un homme sans mœurs, et qui du côté de l'esprit, était si peu propre à la consoler de l'époux qu'elle regrettait.

sans fortune, sans plaisirs, il attirait chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'aurait haïe et éloignée : M. Scarron avait cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que presque personne ne lui a connue; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide; s'il parle, il est ridicule : mon mari avait le fond excellent; je l'avais corrigé de ses libertés; il n'était ni fou, ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue; d'un désintéressement sans exemple; C*** n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue : livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de La Châtre; il n'aurait pas senti que la première fois devait être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours : je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne saurait être délicieux; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de La Rochefoucauld; dites-lui que le livre de *Job* et le livre des *Maxi-*

mes sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnaissance ne perd rien au silence que vous m'imposez (1). Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

(2.) *A madame* DE CHANTELOU.

À Paris, 11 juillet 1666.

JE n'irai point en Portugal, madame, c'est une chose décidée (2). Ces jours passés, madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devais partir incessamment pour Lis-

(1) Parvenue à la faveur, madame de Maintenon se ressouvint de son amie, et lui fit dire qu'elle prendrait soin de sa fortune, si elle se prêtait à réformer sa conduite Ninon répondit qu'elle n'ambitionnait point la fortune au prix d'un masque.

(2) Madame Scarron, privée de sa pension, s'était vue dans la nécessité d'accepter une place chez la princesse Almera, en Portugal.

bonne. Pour Lisbonne ? dit-elle ; mais cela est bien loin : ma chère enfant, il faut rester ici ; Albret (le maréchal d') m'a parlé de vous, et m'a dit votre mérite. Il aurait mieux fait, disais-je en moi-même, de lui parler de ma misère. Je la lui peignis, mais avec dignité ; elle m'écoutait avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension était supprimée, que j'avais sollicité en vain M. Colbert ; que mes amis avaient inutilement présenté des placets au roi ; que j'étais obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête, que la longueur du voyage ne m'effrayait pas, ayant dans mon enfance fait celui de l'Amérique ; enfin madame de La Fayette aurait été contente du vrai (1) de mes expressions, et de la brièveté de mon récit. Madame de Montespan me parut touchée, et m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au roi : je la remerciai très-affectueusement : j'écrivis à la hâte mon placet, et j'en fus aussi contente que si notre abbé (Têtu) y avait mis du sien. Je

(1) Expression favorite de madame de La Fayette.

le lui fis remettre par la bonne dame. Le roi l'a, dit-on, reçu avec bonté; peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connaissance que je n'avais pas prié de me servir, et le seul qui m'ait servie. Enfin, ma pension est rétablie sur le même pied que la feue reine me l'avait accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il ne faut pour ma solitude et pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, et me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier madame de Montespan et M. de Villeroi.

(3.) *A madame* D'HEUDICOURT.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'une manière très-vague (1), et c'est

---

(1) Soit dégoût du passé, soit pressentiment sur l'avenir, madame de Montespan prit ombrage de madame de Maintenon, et chercha à

bien assez. Cet homme n'était pas fait pour moi; il n'a ni bien ni mérite; et il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un duc. J'ai remercié madame de Montespan, et rejeté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sûre qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aie pénétrée, et elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis, j'ai tout oublié; nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix; elle m'a offert d'en signer le traité. On est bien malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi de l'amitié dépend des sermens : il faut se faire à tout : j'ai déjà renoncé à mes goûts, à mes plaisirs; il me faudra encore renoncer à mes sentimens; mais ne craignez pas que je perde jamais ceux qui m'attachent à vous.

---

l'éloigner, en lui proposant un duc très-pauvre en mariage; mais madame de Maintenon pénetra aisément ses vues, et refusa une alliance qui ne promettait point le bonheur.

(4) *A madame* DE S. G***.

Vous voulez savoir, madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : la chose du monde la plus simple. On croit dans le monde que je le dois à madame de Montespan ; on se trompe : je le dois au petit duc. Le roi s'amusant avec lui, et content de la manière dont il répondait à ses questions, lui dit : « Vous êtes bien rai- « sonnable. Il faut que je le sois, répondit l'en- « fant, j'ai une gouvernante qui est la raison « même. Allez lui dire, reprit le roi, que vous « lui donnerez ce soir cent mille francs pour « vos dragées. » La mère me brouille avec le roi, son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation ; je ne me fais point à cette vie, moi qui me croyais capable de me faire à tout. On ne m'envierait pas ma condition, si l'on savait de combien de peines elle est environnée, combien de chagrins elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prières ; c'est un véri-

table esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, et ne voient pas que je ne puis rien, même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours; on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. de Colbert; je lui ai représenté la justice de vos prétentions : il a fait mille difficultés, et m'a dit que le roi seul pouvait les résoudre. J'intéresserai madame de Montespan; mais il faut un moment favorable : et qui sait s'il se présentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, et il parlera au roi : je compte beaucoup sur lui.

(3.) *A mademoiselle* DES G***.

MADAME Durfort ne vous a pas dit la millième partie des sentimens que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avez données des vôtres, dans un temps où les Villars avaient perfidement alarmé mon amitié. Tout ce que je sou-

haiterais, ce serait de voir à madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre : je serais la plus heureuse personne du monde, dans un pays où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur : mais il est inutile de m'en flatter ; je l'ai prise par tous les endroits imaginables ; le fond en est mauvais : elle n'est bonne que par boutades, et sa vertu même est un caprice ; pas deux jours de suite de même tenue. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens, qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui ; qui sait comme nous serons demain ? J'aimerais mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens, on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Coterets ; on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoyé est du meilleur goût ; mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoûté du monde et de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité ; vous pouvez servir Dieu en paix : rien ne manque-

rait à votre félicité, si quinze jours passés à ma place pouvaient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre, et je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une âme moins sensible.

(6.) *A M.* D'AUBIGNÉ.

On n'est malheureux que par sa faute; ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui; nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort; soyons contens. Si les biens

nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité : tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées, vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles : que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé? Lisez la *Vie de saint Louis*, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous la rendez moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage de réflexions seules; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal : lorsque le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur.

Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

(7.) *A madame* DE MONTESPAN (1).

1677.

MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis : mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance. En effet, madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y

---

(1) Cette lettre servait d'épître dédicatoire à un livre publié en 1678, sous le titre d'*Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. M. le duc du Maine, dont l'éducation était confiée aux soins de madame de Maintenon, en était auteur supposé.

ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous écoute plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'Histoire ancienne : mais il craint que, dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des

victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent ? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France, des *Te Deum* pour la prise de cent villes. Tout cela, madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement, je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et avec quelque éloge qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présens, et que, dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

(8.) *A madame* DE SAINT-GÉRAN.

Premier avril 1679.

LA paix est signée : madame de Montespan dit très-sérieusement que, si elle tenait le prince d'Orange, elle l'étranglerait de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le roi : ce crime, lui ai-je répondu en riant, je l'ai de commun avec vous. Mais, a-t-elle répliqué, ne vous mettez pas en tête qu'il aime une personne.... Elle n'a pas achevé, et c'est la première fois que je l'ai vue se moquer dans ses transports (1). Votre faveur, a-t-elle ajouté, ne durera qu'autant que la mienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge on ne pouvait faire ombrage à un

(1) Aux inégalités de l'enfance, madame de Montespan joignait aussi le goût des amusemens de cet âge. Six souris attelées par elle à un petit carrosse de filigrane, mordaient impunément ses jolies mains, sans pour cela cesser d'être aimables.

esprit bien fait; que ma conduite, dont elle avait été témoin dix ans de suite, démentait ses injurieux soupçons; que j'avais si peu songé au dessein qu'elle me prêtait, que je l'avais souvent priée de m'obtenir la permission de me retirer ; que je ne souffrirais plus désormais ses hauteurs; que ses inégalités abrégeraient mes jours par les chagrins qu'elles me causaient. Et qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit. La volonté du roi, lui ai-je répondu, mon devoir, ma reconnaissance; l'intérêt de ma famille. Cette conversation n'a pas été poussée plus loin; je me suis retirée, et me voici dans mon cabinet à gémir sur mes peines, et à m'en consoler avec vous. Madame du Fresnoi se venge sur moi de la diminution de son crédit. Rongée de soucis, je suis obligée de paraître gaie et contente; il faut que je dévore mes larmes. Oh! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté!

(9.) *A mademoiselle* DE LENCLOS.

Versailles, 12 nov. 1679.

CONTINUEZ, mademoiselle, à éclairer de vos conseils M. d'Aubigné; il a bien besoin des leçons de Leontium : les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévère. Madame de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié, qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit; je suis étrangère dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, et que le souffle le plus léger de la faveur tournera contre moi; sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse, et qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entière; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle mademoiselle (car vous ne cesserez jamais de l'être), les intrigues de la cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit. Mes complimens à

nos anciens amis. Madame de Coulanges et moi, nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, et n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné. Je suis et serai toute ma vie, etc.

(10.) *Au* Roi.

Sire, la reine n'est pas à plaindre; elle a vécu, elle est morte comme une sainte : c'est une grande consolation que l'assurance de son salut! Vous avez, sire, dans le ciel une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que votre majesté se nourrisse de ces sentimens! Madame la dauphine se porte mieux. Soyez, sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

---

(11) *A madame* de la Maison-Fort.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit, vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience

que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a long-temps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine a imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur : et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que

lorsqu'on s'est donné à Dieu. mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins, mais aussi on a une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

(12.) *A madame la duchesse* DE BOURGOGNE.

1700.

N'ESPÉREZ pas un parfait bonheur, il n'y en a point sur la terre; et s'il y en avait, il ne serait pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins ; à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'on est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépen-

dance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le duc soit votre meilleur ami et votre seul confident : prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union soit parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour avec douceur et avec patience : il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts ; c'est à vous à être soumise ; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont, pour l'ordinaire, moins tendres que les femmes, et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse.

N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches ; le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques ; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent ; n'examinez pas si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres, il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la cour), où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse

et qu'une paysanne puissent avoir ; jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus, et, en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état : si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et, par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort : ne

vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans : vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur; ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'état, aimez la noblesse qui en est le soutien, aimez les peuples; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez; soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu; faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice, et que votre sagesse mette à leur désir la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connaissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il

faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes ; ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux ; Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue quelque intérêt et quelque gloire qu'on

vous y fasse envisager : aimez vos parens ; mais que la France soit votre seule patrie : la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit : trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

(13.) *A madame la marquise* D'AVRINCOURT.

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses a faire : servir Dieu et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances, entrez dans toutes ses fantaisies, souffrez toujours ses bizarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres ; s'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez et

faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie ; vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite : votre mari vous en saura gré, quel qu'il soit : Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari ; jamais de mystère avec lui : obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage ; élever vos enfans, le second : ayez soin d'eux avant leur naissance, et ne hasardez pas leur vie et leur salut par des indiscrétions ; n'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens ; rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été sou-

vent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'on fait soi-même pour se connaître et se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes : la bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique. On croit que c'est une louange, n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine, vous savez fort bien votre religion, vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion; taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de votre devoir de bonne Française. Vous avez trop d'obligations au roi, pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent : la reconnaissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne

souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connaissez mieux que personne.

Enfin, ma chere fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mère, et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

(14.) *A madame* DE CAYLUS.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chère nièce? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus? vous savez si je m'y suis intéressée; et nous ne devons pas en être aux complimens : je suis si malade et si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge et en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer, à la veille de ma mort? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier : vivez en bonne mère, ne rentrez pas dans le monde; choisissez un certain

nombre d'amies, voyez peu d'hommes, et que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode, ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme; défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même; croyez-en une personne qui a de l'expérience, et qui vous aime. Vous êtes encore jeune et belle; au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfans, servez Dieu sans cabale, ne méprisez personne, et ne vous entêtez de rien; suivez la vie commune, soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction, elle vaut bien un compliment.

(15.) *A madame* DES URSINS.

A Saint-Cyr, ce 18 juillet 1706.

ENFIN, madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Espagne, et toujours fort mauvaises, comme nous devions les attendre. Quel spectacle de voir cette reine éprouver à dix-huit ans le renversement d'un royaume, errer de ville

en ville, chercher quelque lieu où l'on veuille la recevoir! Mais il est encore plus étonnant, madame, qu'elle soutienne l'état où elle est, avec la soumission et le courage que vous me mandez. Cependant, madame, il me paraît bien difficile de se flatter de quelque espérance. Si vous perdez une bataille, tout est perdu dans ce moment. Si vous ne la donnez pas, vous perdez tout, peut-être un peu plus lentement; mais vous perdez tout. Dieu veuille inspirer le roi et M. de Berwick! Je soutiens toujours qu'il faut les laisser faire, et qu'on ne peut conduire de si loin. Nous ne l'avons que trop expérimenté. Je ne puis m'empêcher de vous dire, sans que personne m'en ait chargée, que M. et madame d'Albe montrent ici un grand zèle pour les deux rois. Ils sont aimés et estimés dans ce pays-ci, et disent de bon cœur, *Vive Philippe V! et la reine!* dont ils content des merveilles. Mesdames royales sont à Oneille et non à Gènes. Jusqu'ici M. le duc d'Orléans mande de Turin que ce siége sera très-long encore : de sorte, madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens, et par les armes, et par les maladies qui viendront bientôt. Quelle cruauté

que la guerre! et pourquoi tous ces princes se persécutent-ils les uns les autres, et font-ils périr tant d'hommes? Je suis dans une grande tristesse, et je ne vois rien que d'affreux. J'espérerais de votre côté, si nos troupes étaient en bon état quand elles joindront le roi: mais cela n'est guère vraisemblable. M. le chevalier des Pennes est un monstre: on ne peut l'appeler autrement. Je ferai savoir votre honnêteté par M. le cardinal de Janson, que je dois entretenir à Marly. Le plus malheureux des hommes, madame, c'est le maréchal de Villeroi. Il refuse la seule consolation qu'il pouvait avoir par les bontés du maître, qui ne sont point changées pour lui. Le roi ne pouvait se dispenser de faire ce qu'il a fait: et vous l'auriez conseillé, si vous aviez été ici. Je suis si accablée de chagrins, que je sens un peu moins cette aventure que je n'aurais fait dans un autre temps. Cependant je suis fâchée du parti d'aigreur et de sécheresse que le maréchal de Villeroi prend avec ses véritables amis. Plût à Dieu, madame, que vous fussiez bien paisible dans les royaumes d'Italie! Lui seul connaît le dénouement de toutes ces malheureuses affaires. Je crois, madame, que

vous en souffrez beaucoup. Mais je ne saurais croire que vous voulussiez que cette reine, que vous aimez tendrement, fût seule à Burgos. Je vis l'autre jour madame de Caylus, qui me demanda comment notre cour était contente de vous; et qu'on faisait courir des bruits à Paris, que vous étiez plus mal que jamais : que ces bruits donnaient de l'inquiétude à M. le duc de Noirmoutier, à qui vous écrivez fort peu. Je lui dis, madame, ce que j'en sais, et combien je le sais sûrement : et je la chargeai d'en rendre compte à M. votre frère. J'admire la rage et l'inutilité de ces diseurs de nouvelles. Mais, madame, nous avons présentement bien d'autres maux à souffrir.

Le roi est en parfaite santé. Notre princesse est moins incommodée qu'à sa première grossesse. Que je suis fâchée que votre reine ne soit pas dans le même état! les Castillans en seraient encore plus affectionnés. Je vous estime, madame, au-delà de toutes les expressions. Je vous aime tendrement, et je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour, ni aussi respectueusement que je le devrais.

(16.) *A madame la duchesse* DE VENTADOUR.

COMPTEZ, ma chère duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure; la mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs. Que la paix qui vient de Dieu est différente des fausses joies du siècle! elle calme les passions, elle nourrit la pureté des mœurs, elle est inséparable de la justice; elle unit au plus grand et au plus aimable des êtres; elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix? par un exercice habituel des devoirs qu'impose la religion. Dans cet état de piété, on a souvent des troubles; mais Dieu ne nous fait sentir notre faiblesse que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connaissance de cette faiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure, et de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chère duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire : que vous seriez ravie, si vous saviez ce qu'elle fait aimer ! n'attachez pas les yeux sur les croix qu'elle vous présente : vous ignorez encore combien elle les rend légères. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui sont à lui sont toujours contens ; et s'il est pour eux quelques momens d'inquiétude et d'ennui, c'est dans les instans où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides qui osent composer avec Dieu, et qui se partagent entre le monde et lui ! pourquoi la piété vous effraierait-elle ? la religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien sans vous donner en même temps la force de l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde ; mais il faut que le cœur y renonce : paroles amères, si vous ne vous rappeliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces

conditions, et l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà, madame, ces conseils que vous trouvez si bons : recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous ; et pour m'en récompenser, gardez-m'en le secret, et brûlez ma lettre. Je connais le ridicule qu'on y trouverait ; mais je vous assure que je hasarderais pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

(17.) *A madame* DE DANGEAU.

JE suis étonnée de ce que M. le cardinal de Noailles ne s'oppose point aux représentations d'Athalie. Vous croyez bien, madame, qu'on le trouve très-mauvais à Saint-Cyr. Le changement de M. le duc du Maine me fait une très-grande peine : il était déjà grand quand il vint ici : que la suite de sa vie sera différente des commencemens ! Que M. de Sourche est digne d'envie, présentement qu'il n'est plus ! Vous n'avez donc plus de sens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrais être en tiers quand

vous pleurez avec madame de Chevreuse : ses larmes sont bien sincères. Je vous supplie, madame, de faire dire par elle à madame la duchesse de Beauvilliers, que je suis bien sensible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la résignation du roi et de la reine d'Angleterre, à ce que j'entends dire : je ne sais point encore si la pauvre madame de Barneval est morte. Mais je sais, madame, ce que votre piété et votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes aussi bonne aux mourans qu'aux vivans ; et je vois avec regret que nous n'en profitons pas, comme je m'en étais souvent flattée. Comment M. de Dangeau se tire-t-il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blâmer ?

(18.) *A madame la duchesse* de Ventadour.

14 juin 1712.

Je vous assure, madame, que l'incommodité du roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois et les fraises l'avaient

incommodé : on ne doit pas s'attendre qu'il vieillisse sans quelque incommodité. On ne peut rien ajouter à vos soins pour notre trésor; et la France sera bien contente de vous, si vous le rendez sain (M. le Dauphin). Il y a lieu de l'espérer : je n'ai jamais vu ni directement, ni indirectement qu'on vous accusât de le négliger ; l'idée qu'on a de vous est bien différente : on croit que vous n'avez d'attention et de vie que pour lui, et qu'outre l'importance dont il est, vous avez une tendresse extrême pour sa très-charmante personne. Il est vrai, madame, que ma grande expérience me fait croire qu'il est inutile de se presser d'apprendre quelque chose aux enfans; il ne leur faut pas la moindre contrainte : et puisque vous voulez absolument que je vous donne quelques avis, je vais le faire, pourvu que vous me gardiez le secret, sans nulle exception. Comme on ne peut jamais avoir trop de raison et de vertu, je crois qu'on ne peut l'inspirer trop tôt. Je voudrais qu'on le dressât un peu au secret, en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié ; je voudrais n'exiger rien de lui sans lui en rendre raison, il est dangereux de l'habituer à obéir

aveuglément; car, ou il serait gouverné, ou il voudrait être obéi de même : je voudrais qu'on lui inspirât l'humanité, et qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie; qu'il songeât à ce qui convient aux autres, et surtout qu'il fût reconnaissant. En voilà assez, ma chère duchesse, pour vous prouver que je ne puis rien vous refuser.

(19.) *A la même.*

16 juin 1713

Si on voyait vos dernières lettres, madame, on admirerait plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne; car il est plus ordinaire de savoir discourir que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modestie et votre douceur : c'est une grande vertu en vous, madame, que Dieu a mise au-dessus de moi. Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que, si vous suivez mes idées, votre éducation ne brillera point; tout le mérite sera pour l'avenir, et il n'en paraîtra rien dans le temps présent : feu MONSEIGNEUR

savait à cinq ou six ans mille mots latins, et pas un quand il fut maître de lui. Vous voyez bien, madame, que le roi est en bonne santé, puisque je n'ai point commencé par vous en rendre compte : il dîne chez moi. On a une grande passion de voir votre prince à Saint-Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a point de malade, mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir le maréchal de ses inquiétudes? Il croit voir mieux que moi l'état du roi, et croit toujours tout perdu.

(20.) *A mademoiselle* D'AUMALE (1)

18 janvier 1715.

JE voudrais glorifier Dieu en faisant connaître tout ce qu'il a fait pour moi; je ne puis tout dire : j'ai tout brûlé, et heureusement je suis hors d'état de rien prouver. Ma vie qui,

---

(1) Cette lettre pourrait justifier l'opinion où l'on était que le roi avait épousé madame de Maintenon.

étant remplie des effets de la Providence, serait agréable à ceux qui aiment Dieu, serait fort ennuyeuse à ceux qui y chercheraient des intrigues et des événemens, sans en trouver : cette vie n'est point faite pour ce siècle. Pourrait-on croire que dans ma faveur je ne songeais jamais à moi, et que je n'y étais que pour les autres ; que, lorsque je m'y croyais obligée, je donnais un conseil contre mon ami, et je demandais une grâce pour mon ennemi? Quand ils le croiraient, quel amusement trouveraient à lire ces choses ceux qui n'aiment que des lectures agréables? Je regarde ma vie comme un miracle, quand je fais réflexion que j'étais née très-impatiente, et que jamais le roi ne s'en est aperçu, quoique souvent je me suis sentie à bout, et prête à tout quitter. Dans les premiers temps de ma faveur, j'étais outrée quand le roi ne m'accordait pas tout ce que je lui demandais pour mes parens : je pleurais quand j'étais seule; sitôt que le roi entrait, je changeais de visage, et il me croyait très-contente. Mon dessein a été d'abord de le retirer des femmes, et ensuite de le donner à Dieu : je n'aurais pu y réussir, si je n'avais été extrêmement complaisante : Dieu

seul sait ce que j'ai souffert; j'étais là pour sanctifier le roi, et pour souffrir quand il me contrariait. Voyez, mademoiselle, si toutes ces choses seraient amusantes à lire : je n'écrirai point ma vie, puisqu'il ne me faudrait point taire toutes les œuvres de Dieu, et qu'encore une fois je ne veux point tout dire.

(21) *A madame* DE DANGEAU.

JE ne puis vous dire, madame, combien je suis touchée de votre lettre; elle est pleine d'amitié et de raison : nous pourrons bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantôt par l'une, tantôt par l'autre, il se passe bien du temps à concerter un rendez-vous. Je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans la maison, et de ne vous pas voir; quand vous avez tant fait que d'en ouvrir la porte, je ne voudrais pas perdre un moment du temps que vous pouvez me donner : mes prières, vous ayant ici, ne seraient pas sans distractions, et il serait nécessaire, pour ménager ma faiblesse,

de ne pas dire un mot. Je vous écouterais avec plaisir : vous êtes bien humble, si vous me croyez la tête meilleure que la vôtre, je ne connais personne si solide que vous; et si vous y mêlez du badinage, c'est un agrément de plus; mais la conduite n'est pas légère, ni la vertu superficielle : je la trouve seulement un peu trop austère pour vous et pour ceux qui vous aiment : nous en parlerons à la première visite; mais je vous conjure que ce ne soit que dans les premiers jours du carême, le temps sera plus doux, et la nuit ne nous séparera pas sitôt. Ne perdez point d'occasion, madame, de persuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus; je serais très-affligée qu'elles m'obligeassent en venant ici à les refuser. Madame la duchesse de Beauvilliers ne me l'a pas proposé, depuis que je l'en ai fait prier : et elle envoie souvent savoir de mes nouvelles. Rien ne me paraît plus dur dans ma retraite, que de ne plus vivre avec vous, madame! et jamais rien ne m'a plus flattée que le goût que je vous ai toujours vu pour moi. Dieu connaît ce qui nous est le plus sensible; et c'est souvent par là qu'il nous prend; il faut s'y soumettre. J'a-

vais hier toute la famille des d'Aubignés : ils sont encore effrayés du danger que cette pauvre femme a couru ; je voudrais qu'elle vît quelques personnes raisonnables, et qu'elle se coiffât comme vous ; elle vint ici, il y a quelques jours, avec un petit bonnet qui la rendait ridicule : elle n'est pas faite pour être coiffée en folle ; et du reste, une femme à souhait pour sa famille. Je consens de n'être pas oubliée entre M. le maréchal de Villeroi, M. de Dangeau, vous et madame de Caylus : du reste, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable, la plus estimable et la plus respectable des femmes ! la manière de le dire n'est pas jolie, mais c'est le fond de mon cœur.

(*Jeudi.*) Vous n'avez jamais si bien écrit, Madame ! et j'ai lu votre lettre dès la première fois ; ce qui ne m'a point empêché de la relire : seulement je n'ai pu déchiffrer le mot essentiel, et il n'en est aucun que je voulusse perdre.

Je suis bien en peine de la petite nièce : notre médecin fait grand cas de Chirac, et approuve fort qu'on le consulte. Je comprends parfaitement qu'un air de cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le faisiez ;

mais il vaut mieux la voir dans un couvent. Est-il vrai, madame, que le comte de Mongon soit retiré à Saint-Sulpice pour toujours? c'est une grande entreprise, et à laquelle plusieurs de ma connaissance ont perdu leur santé; je suis presque aussi lasse des remontrances (du parlement) qu'on dit que l'est notre petit roi.

Je ne sais ce que c'est que M. de Nonan, si ce n'est, que c'est un homme de qualité. La mort de M. de Simiane m'est assez indifférente: il n'en est pas de même de la faute de Brancas, à qui je souhaite toutes sortes de biens. Madame Bouchu sera une très-aimable duchesse : je me souviens même qui est l'archevêque de Cambrai, et qu'il partira sans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dites de M. d'Argenson, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement: ce n'est point une linotte. C'est à moi, madame, à dire : adieu, ma joie, adieu ma douceur, adieu tout le plaisir de ma vie, adieu toute ma consolation dans mes peines, adieu l'objet de mon estime et souvent de mon admiration, adieu badinage délicieux! Je connais la tristesse paresseuse; mais je n'ai plus celle qui m'en tirait à coup sûr : après tout, je ne m'en

plains pas ; il est temps de souffrir et d'expier nos plaisirs, quoique assez innocens. Adieu donc, madame.

(22.) *A madame l'abbesse* DE GOMER-FONTAINE.

. . . . . . Il faut élever vos bourgeoises en bourgeoises, il faut leur prêcher les devoirs dans une famille, l'obéissance pour le mari, le soin des enfans, l'instruction dans leur petit domestique, l'assiduité à la paroisse les dimanches et les fêtes, la modestie avec ceux qui viennent acheter, la bonne foi dans leur commerce.

Quoique toutes les âmes soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un gentilhomme que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions : dites-leur que Dieu est le roi de tous les états ; que dans le ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, et que la plus

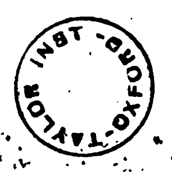
pieuse de ses sujettes lui est toujours la plus agréable. Quand la grande demoiselle peignera la petite paysanne, la paysanne servira sans répugnance la demoiselle, et conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente : il suffit à la bourgeoise de savoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée ; il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les demoiselles parlent bon français, et les reprendre quand elles y manquent. Il n'importe que les autres s'expliquent en leur langage, pourvu qu'elles l'entendent assez pour pratiquer ce qui est commandé. Les filles de vignerons seraient ridicules en lisant des vers : ils sont bons aux demoiselles. Il faut parler aux filles de marchands de la fidélité de leur commerce, sur les mesures, sur les poids, sur le profit permis. Cela ne convient point aux autres.

Voici l'essentiel de l'éducation : qu'elles vous voient, en tout, juste, désintéressée, donnant autant de soins à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfans voient très-bien les vices ou les vertus de leurs maîtresses. Il faut parler à une fille de sept ans aussi sensément qu'à une

de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur raison qu'on en hâte les progrès.....

Dites bien doucement à vos riches bourgeoises que, si les choses étaient dans l'ordre, elles seraient femmes de chambre de ces pauvres demoiselles ; mais dites fortement à ces demoiselles qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces bourgeoises, et que tout est égal devant Dieu!

FIN.



Imp de E. Pochard, rue du Pot-de-Fer, n° 14, à Paris.



